Fédération des Sociétés Historiques
de l'Europe Orientale

Bulletin d'Information
des sciences historiques en Europe Orientale

Tome IX

Fascicules 1—2

1939
Institut Mianowski
Varsovie

RÉDACTION:

CABINET DES TRAVAUX HISTORIQUES
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET DES LETTRES

VARSOVIE: 72, RUE NOWY ŚWIAT

BULLETIN D'INFORMATION
DES
SCIENCES HISTORIQUES EN EUROPE ORIENTALE

Fédération des Sociétés Historiques
de l'Europe Orientale

Bulletin d'Information des sciences historiques en Europe Orientale

Tome IX

Fascicules 1—2



1939
Institut Mianowski
Varsovie



†

WINCENTY

ŁOPACIŃSKI

Directeur des Archives de l'Instruction Publique à Varsovie, Secrétaire Général de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale

décédé le 22 avril 1939.

ANTOINE FLOROVSKIJ

Professeur à l'Université de Prague

FR. SKORYNA ET SON ACTIVITÉ PARMI LES SLAVES

Dans ma brève conférence, je voudrais attirer l'attention du lecteur sur quelques traits d'un épisode fort intéressant et important de l'histoire de la civilisation dans l'Europe orientale. Cet épisode peut servir à illustrer les rapports étroits de l'activité culturelle entre diverses parties de l'Europe Orientale et présenter ainsi un intérêt commun pour les savants unis autour de notre Fédération.

J'ai en vue l'activité du docteur François Skoryna, au nom duquel est lié un fait exceptionnel — le premier essai de publication des livres de la Sainte Écriture dans la langue des Slaves orientaux, habitant la Pologne et la Lithuanie. L'importance de cet événement est encore accrue du fait que ce fut le second exemple parmi les Slaves (après la Bohême), et cela plusieurs dizaines d'années avant l'événement correspondant en Pologne.

La vie et l'oeuvre de Skoryna ne sont pas encore bien connues. En particulier nous ignorons — problème capital pour permettre de caractériser l'activité intellectuelle de Skoryna — le milieu de civilisation, dans lequel il s'est occupé à Prague, de 1517 à 1519, de l'édition de la Bible russe. Nous ne connaissons pas davantage l'orientation générale, culturelle et religieuse, de Skoryna lui-même. Tous les matériaux dont nous disposons — en dehors des éditions de Skoryna — nous fournissent des faits, qui ne peuvent éclairer que l'histoire extérieure de la vie de Skoryna, mais ne donnent aucun renseignement sûr et positif sur l'évolution intérieure de sa

personnalité et de son oeuvre, sur ce qu'il voulait réaliser, enfin sur les bases idéologiques de ses travaux.

Je n'ai pas la possibilité de donner ici une revue détaillée de toutes les sources de l'histoire de Skoryna, de faire un résumé de sa vie et de montrer son importance pour l'histoire générale de la civilisation slave. Je dois donc me borner à quelques réflexions sur deux questions qui demandent à être examinées plus attentivement qu'on ne l'a fait jusqu'à aujourd'hui. La prémière est liée au séjour et au travail de Skoryna à Prague; la seconde a pour objet de determiner les rapports probables de Skoryna avec Moscou.

Des hypothèses très différentes ont été proposées par les savants au sujet de l'orientation culturelle et religieuse de Skoryna; les uns pensent que Skoryna était orthodoxe, les autres le considèrent comme un représentant de la religion romaine, selon une troisième opinion, il était protestant; mais toutes ces opinions sont formulées sans une argumentation assez sérieuse et convaincante. Le fait même que Skoryna, qui portait le prénom de François, était sans doute catholique, ne suffit pas à résoudre la question de l'orientation religieuse et culturelle de son oeuvre célèbre: cette question doit être examinée ne perdant pas de vue la perspective générale de cette époque, celle de l'humanisme et de la Réforme. Pour Skoryna, ce côté du développement de l'ésprit est compréhensible grâce au fait qu'il a accompli la publication dont il s'agit en Bohême, à Prague même, où le mouvement de Jan Huss et de ses successeurs et continuateurs a posé les fondements positifs et sérieux de la tradition idéologique qui a préparé les succès du protestantisme en Allemagne. C'est précisément sur les rapports de Skoryna avec le mouvement religieux tchèque de son époque que je veux attirer ici votre attention. Mais ce n'est pas pour affirmer ou démontrer l'importance de ces rapports, c'est avant tout pour en indiquer les justes proportions. A mon avis, les opinions existantes sur cette question sont exagérées. Après les indications générales de Kopitar [1]) c'est Jacques Holovackij qui a souligné les tendances et les sympathies hussitiques ou protestantes de Skoryna [2]); se sont

---

[1]) Kopitar, B., *Hesychii Glossographi discipulus et* ἐπιγλωσσιστής. *russus.* Vindobonae, 1839, 33—34.

[2]) Holovackyi, L., *Nêskol'ko slov o Biblii Skoriny i o rukopisnoj russkoj biblii z XVI st., obrêtajuščejsja v bibliotece monastyrja sv. Onufrija vo Lvove,* Naukovyj Sbornik, I, 1865, Lvov, 230—1, 228, 256 (en russe).

aussi prononcés dans le même sens Čistovič [3]), Budilovič [4]), Speranskij [5]), Ant. Jasinskij [6]), W. Franko [7]), M. Weingart [8]) etc., mais celui qui a formulé cette thèse avec le plus d'insistance, c'est le spécialiste de l'histoire de la tradition littéraire biblique vieux-slave, Iv. Evsejev.

Evsejev (dans son article publié en 1912, qui n'a pas été remarqué par les spécialistes) [9]) affirmait que Skoryna n'avait été — pendant la préparation de son édition de la Bible — qu'un instrument dans les mains des Tchèques - utraquistes qui faisaient oeuvre de missionaires et cherchaient à propager leur idéologie parmi les Slaves fidèles à l'alphabet cyrillique dans leur tradition littéraire [10]). On ne peut pas considérer cette thèse comme suffisamment démontrée, avant tout parce que, dans le premier quart du XVI-ème siècle, les utraquistes tchèques et en particulier l'Unité des Frères Moraves n'avaient pas encore commencé à répandre leur idéologie. C'est postérieurement à Skoryna que les Frères Moraves entreprennent l'édition des livres bibliques en tchèque (la première Bible

---

[3]) Čistovič, I., *Očerk istorii zapadno-russkoj cerkvi*, I, Spb., 1882, 217—219 (en russe).

[4]) Budilovič, A. S., *Sočinenija prof. P. V. Vladimirova... B. Dr. Fr. Skoryna. Otčet o 32-om prisuždenii nagrad grafa Uvarova*, Zapiski Imp. Akademii Nauk, t. LXIX, N 3, Spb., 1892, 31 — 32 (en russe).

[5]) Speranskij, M. N., *Istorija drevnej russkoj literatury. Moskovskij period*, Moskva, 1921[3], 241 (en russe).

[6]) Jasinskij, A. N., *Z kulturnae gistoryi Čechii pačatku XVI-go staleccja*, recueil „Čatyrychsocleccja Belaruskaga Druku". Mensk, 1925, 41: „jak vidać po ucim, Skoryna byu i ne katolikom i ne pravoslaunym, a heretykom, nachil'nym da husyzmu ci da jago admeny českaga bractva, ci navat da ljuteranstva".

[7]) Franko, Iv., *K dejinam česko-rusinské vzajemnosti*, Slovansky Prehled, III, 1901, 158.

[8]) Weingart, M., *Dobrovského institutiones*, I, Bratislava, 1923, 51.

[9]) Evsejev, I. E., *Očerki po istorii slovjanskago perevoda Biblii*, Christianskoje Čtenije, 1912, XII.

[10]) „V perevodach narodnych, zapadno-russkich (Biblii) dobrovolnoje učastie zapadno-russov možno videt' tol'ko v redkich slučajach" (p. 1349); dans l'activite de Skoryna „nabljudajetsja čto-to takoje, čto govorit o storonnej zainteresovannosti russkim pravoslovijem"; „krupnoje prosvetitelnoje predprijatije, v vidê teksta polnoj Biblii na narodnom ili blizkom k narodnamu zapadno-russkomu jazyke nužno otnesti *iskliučitel'no na sčet energii utrakvistov*".

des Frères fut publiée en 1518) [11]. Dans la préface de la source principale utilisée par Skoryna à Prague, c'est à dire de la Bible tchèque, publiée à Venise en 1506, on parle de l'importance de cette édition de la Bible non seulement pour les Tchèques, mais aussi pour les autres nations [12]. C'est cette indication qui a donné à Evsejev l'idée que les éditeurs de cette Bible avaient un but de propagande religieuse. Cependant cette indication est très ordinaire dans les éditions de cette sorte, et la Bible de l'année 1506 est encore une édition des utraquistes modérés; qui ne poursuivaient pas expressément de buts de propagande. Plus tard, il est vrai, vers 1660, Jean Amos Komensky a souligné l'importance de la publication de la Bible en langue vivante, tchèque ou polonaise, pour la pénétration parmi les habitants orthodoxes de la Lithuanie, de la Pologne et même de la lointaine Moscovie [13]. Mais au temps de Komensky cette orientation vers la propagande du mouvement religieux tchèque avait dejà une base solide, sontenue qu'elle était par le mouvement général protestant.

En combattant les thèses extrêmes du prof. Evsejev, nous devons cependant indiquer aussi les autres arguments en faveur de son opinion. La première question qui se pose naturellement, c'est la question de savoir comment ses contemporains ou ses descendants les plus proches appréciaient l'oeuvre de Skoryna. Sur ce point deux faits sont importants: Premièrement c'est la mention faite de Skoryna par le prince A. M. Kourbskij, célèbre par son activité orthodoxe en Volhynie. Kourbskij portait un jugement défavorable sur les éditions de Skoryna, en disant qu'elles sont traduites „des livres juifs altérés" („s preporčenych knih židovskich") [14]. Ces mots demandent une explication. Les livres qu'il qualifie ainsi ne sont pas des livres en langue hébraïque, mais ceux qui reproduisaient les idées du protestantisme de son époque. Il était un ardent

---

11) M a r t i n i č i k, R., *Bible v českeú knihtisku*, Typografia, r. XXXV, Praha, 1928, 163—4; H r e j s a F r., *Bible a česky národ*, Brno, 1936, 32.

12) „Cžechowce vžytek weliky zàkona božycho znagijce: aby to dobrél netoliko w Czeském nàrodie: ale wssudy ginde mohlo se rozssyrzowati".

13) Cfr. K v a c s a l a, I., *Kurzer Bericht über meine Forschungsreisen*, Acta et commentationes Imp. Universitatis Dorpatiensis, 1895, 2, p. 19.

14) *„O Skorinych knihach"*, *Pismo Knjazja* A. K u r b s k a g o, SPb., 1913, col. 44—45, cfr. — „Biblii Ljutorov perevod, sohlasujušč po vsemu Skorinninym Bibliem".

adversaire du catholicisme, comme du protestantisme sous toutes ses formes et ses manifestations. Dans l'oeuvre de Skoryna il a aperçu un reflet du protestantisme, bien qu'à la vérité ce reflet y soit presque invisible. Ce que Kourbskij trouvait le plus à critiquer dans l'oeuvre de Skoryna, c'était de le voir s'éloigner de l'ancienne tradition vieux-slave de la langue, tradition que Kourbskij tenait grandement à conserver comme la garantie de la fidélité à la foi des pères et des aïeux. En appréciant l'oeuvre de Skoryna dans le dernier quart du seizième siècle, Kourbskij avait devant lui de nombreuses manifestations de ces principes du protestantisme, dans le sens de l'affaiblissement de la tradition linguistique, et il voyait en Skoryna l'initiateur de ces manifestations. Voilà pourquoi il a porté ce jugement défavorable sur cette Bible. Nous interpréterons volontiers en ce sens l'affirmation du rédacteur d'„Antelenchus“, Anastase Selava (1622), qui dit que Skoryna était un représentant de l'esprit de la Réforme, en particulier de l'esprit hussite et était lui-même hussite [15]). Ces mots ne sont pas un témoignage de fait, mais sont dictés par des motifs de polémique, résultant de la lutte compliquée et orageuse qui se livrait alors sur l'Union des églises. Les mots de l'auteur d'„Antelenchus“, polémiste uniate, devaient compromettre la Bible de Skoryna dans l'opinion des orthodoxes.

En faveur de la thèse de l'inclination de Skoryna pour les hussites et les protestants, il y a encore ce fait qu'il a utilisé la Bible tchèque utraquiste de 1506 pour sa traduction et qu'il a renouvelé la langue de la Bible en utilisant les ressources du dialecte parlé blanc-ruthène. Cependant ces deux circonstances ne peuvent pas avoir une valeur décisive. La Bible de l'année 1506 était, lorsque Skoryna faisait ce travail à Prague, la dernière édition de la Sainte Écriture en langue slave, et une édition présentant de grandes qualités au point de vue de la rédaction et de l'art typographique. Quant à la langue des éditions praguoises de Skoryna, il est maintenant bien établi que le texte de Skoryna est basé sur le texte vieux-slave, qui n'est qu'un peu rajeuni en quelques endroits, mais on ne peut pas

---

15) „Byl Skoryna heretig hussyta, który Vam (c'est à dire pour les orthodoxes) księgi po rusku drukował w Pradze". *Archiv Iugo-Zapadnoj Rossii,* série 1, vol. 8, p. 617.

dire que Skoryna ait voulu consciemment rompre avec la vieille tradition linguistique de l'Ecriture Sainte slave [16]).

Un seul épisode de la vie de Skoryna — qui, il est vrai, se situe une dizaine d'années après le séjour de Skoryna à Prague — nous apporte des renseignements sur les rapports de Skoryna avec le milieu protestant, mais, il ne suffit pas à eclaircir la question, bien au contraire. Nous songeons aux relations de Skoryna avec le duc de Prusse Albrecht en 1530. Ces relations étaient encore bien étroites (d'après le témoignage d'Albrecht, Skoryna était „in familiam nostram aulicam acceptus"), mais on ne peut rien dire de leur caractère [17]). On aimerait volontiers supposer que le duc Albrecht a voulu attirer Skoryna pour l'engager à publier le „Catéchisme" de Luther en traduction russe. Le petit Catéchisme de Luther fut publié en polonais à Koenigsberg précisément en 1530 [18]). On sait que le duc Albrecht faisait des démarches pour la publication de ce livre en d'autres langues; en particulier, plus tard (après 1560) le Catéchisme fut en Prusse „transfusus in linguam rutenicam" [19]). On aimerait également croire qu'en l'année 1530 le duc Albrecht a pu vouloir recourir aux bons offices de Skoryna, éditeur très expérimenté. Il est particulièrement intéressant de constater que parmi les livres du XVI-e siècle, qui ne sont aujourd'hui connus que par leur titre, existait aussi le „Katechisis Franteškova

---

16) Cfr. Pičeta, V. I., *Scoriniana* (1526—1926), *Čatyrychsoclecce belaruskaga druku,* Mensk, 1925, 295; ibid. l'article de Vonk-Levanovič, I., *Mova vydan'ujau Franciška Skaryny,* 263—270; Martel, A., *La langue polonaise dans les pays ruthènes,* Lille, 1938, 103 sq.

17) Milovidov, A. I., *Novyje dokumenty, otnosjaščiesja k biografii Franciska Skoryny,* Izvestija otdelenija russkago jazyka i slovesnosti Imp. Akademii Nauk, XXII, 2, 1917, 221—226; Objančyn. D., *Pamjatky iz mynuloho ukrajinskoho duchovo — kul'turnoho žittja v Kenigsberze.* — Naukovyi zbirnyk prof. Iv. Ohienkovi, Varšava, 1937, 102. M. Chwalewik, *Zbiory Polskie,* I, 267 dit qu'aux Archives d'État à Koenigsberg parmi la correspondance du prince Albrecht sont conservées aussi les lettres de Skoryna („listy Skoryny") au prince, mais l'administration des Archives ne confirme pas cette indication.

18) Cfr. Wotschke, Th., *Geschichte der Reformation in Polen,* Leipzig, 1911 (Studien zur Kultur und Geschichte der Reformation, B. I), 93; Völker, K., *Kirchengeschichte Polens,* Berlin—Leipzig, 179, 138.

19) Cfr. Wotschke, Th., *Aus dem Briefwechsel des Stettiner Pfarrers Kogler.* Archiv für Reformationsgeschichte, XXI Iahrgang, NN 83—84, 1924, 91—92; cfr. Sobieski, W., *Der Kampf um die Ostsee von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart.* Leipzig, 1933, 101.

druku" (catalogue de la confraternité stavropigiale à Léopol, 1601) [20]. Malgré ce qui précède, il faut dire que l'épisode prussien de la vie de Skoryna n'est pas jusqu'à présent entièrement expliqué.

La science historique n'a pas encore utilisé, pour comprendre l'idéologie de Skoryna, les parties de ses éditions, qui peuvent être considérées comme l'exposé de ses opinions personnelles. Nous voulons parler des introductions qui se trouvent dans tous les livres de la Bible, publiés à Prague. On n'a pas encore étudié ces textes au point de vue de leur originalité, de leurs sources littéraires et nous n'avons pas non plus étudié ses idées du point de vue théologique, confessionnel. Selon certains auteurs, ces textes revèlent des influences protestantes, mais d'autres y voient aussi des traces visibles de la doctrine catholique! Cette diversité d'opinions nous montre que la profession de foi religieuse de Skoryna n'y est pas formulée d'une manière claire et évidente. Espérons qu'un chercheur, ayant les connaissances théologiques et littéraires nécessaires ,nous donnera une étude approfondie de cette question. Actuellement, il est impossible de prendre position pour l'une ou l'autre thèse, de donner à l'aide de ces textes une réponse satisfaisante à la question de l'idéologie de Skoryna.

Tout ce que nous avons dit nous donne le droit d'affirmer que ce que nous savons jusqu'à présent de l'histoire de Skoryna ne permet pas d'apercevoir un lien étroit et capital entre son oeuvre et le mouvement hussite, utraquiste, et encore moins le mouvement de l'Unité des Frères Moraves. On peut affirmer sans nul doute que comme beaucoup d'autres de ses contemporains il ne s'en tenait pas d'une manière stricte à une doctrine religieuse entendue dans un sens confessionnel; il était humaniste, ouvert aux influences diverses de la civilisation de son époque, et donc aussi aux influences tchèques, mais on ne peut pas le considérer comme ayant accompli une tâche qui lui aurait été dictée par d'autres.

Il est bien regrettable que nous ne sachions presque rien de la vie de Skoryna à Prague, excepté ce que nous trouvons dans ses

---

20) „*Kniha na poldestu, zoromaja Katechizis, Francêškovo druku*" parmi les livres de Skoryna, „Franceška". Golubev, S., *Kievskij mitropolit Petr Mohila i jego spodvižniki*, I, Kiev, 1883, suppl., p. 169 i Charlampovič, K., *Zapadno-russkija pravoslavnyja školy XVI i načala XVIII vêka*, Kazan, 1898, 307.

éditions des années 1517—1519. Je pense que l'abbé J. Dobrovsky à la fin du XVIII-e siècle avait raison de rattacher le séjour de Skoryna à Prague à ses relations de service à la cour royale tchèque, c'est à dire à la cour du roi Ladislas Jagellon [21]. Cependant, la seule indication concrète concernant les éditions praguoises de Skoryna — en dehors d'elles mêmes — nous mène non pas auprès des collaborateurs tchèques de Skoryna, mais au milieu de ses collaborateurs de la Ruthénie Blanche. On sait que, sur beaucoup d'exemplaires des éditions praguoises de Skoryna, figure la remarque manuscrite que l'édition a été faite aux frais de Bogdan Oñkov, fils d'un membre du conseil de la ville de Wilno [22]. Je ne peux pas m'arrêter ici sur tous les détails de l'histoire de cet Oñkov, mais je dois attirer l'attention du lecteur sur son nom, parce qu'il nous conduit à une question très importante, à la question des relations de Skoryna avec Moscou. Dans les travaux historiques sur Skoryna, qui n'ont pas touché jusqu'ici à ce probleme, on peut trouver l'affirmation que la réputation de protestant qu'avait Skoryna interdisait l'entrée de ses éditions à Moscou, qui, on le sait, veillait sévèrement à la conservation de la pureté de ses traditions religieuses [23]. Mais on doit dire que cette affirmation n'est pas assez fondée. Car les livres de Skoryna étaient en circulation en Russie Moscovite, comme dans les provinces des Slaves orientaux de la Pologne et de la Lithuanie. Dès le XVI-e siècle on a utilisé à Moscou les éditions praguoises de Skoryna pour préparer les manuscrits des textes bibliques; en particulier, dans une des bibliothèques de Moscou, sont conservés en manuscrits du XVI-e siècle (antérieurs à 1570) des rédactions moscovites des introductions de Skoryna; ces introductions, transformées ou altérées, se trouvent dans le codex de la Bible Slave rédigé par l'archevêque Génnade de Nov-

---

[21] Cfr. Pičeta, *Skoriniana*, 290—1; cfr. l'histoire de séjour de Skoryna à Prague après 1534 — Florovskij A., *Nové zpràvy o pobytu Fr. Skoryny v Praze*, Časopis Nàrodného Musea, XLVIII, Praha, 1938.

[22] Karataev, I., *Opisanije slovjano-russkich Knig, napečatannych Kirillovskimi bukvami*, t. I, 1491—1652, SPb., 1883 (Sbornik otdelenija russkago jazyka i slovesnosti Akademii nauk, t. XXXIV, N 2), 29; Vladimirov, P. V., *Doktor Fr. Skoryna, jego perevody, pečatnyja izdanija i jazyk*, SPb., 1888, 47; cfr. fascimile — *Čatyrochsoclecce Belaruskago druku*, p. 192.

[23] Cfr. Zlenko, P., *Pražki vydannja Skoryny*, „Knyholjub", N 2, Praha, 1927, p. 12.

gorod en l'année 1499 [24]. Dans les bibliothèques des monastères et des églises de Moscovie, les éditions de Skoryna n'étaient pas rares. Enfin, au XVII-e siècle, les vieux croyants russes trouvaient dans ses éditions la justification nécessaire pour écrire Issous, non pas Iissous, etc. [25].

Mais ce n'est pas tout. Croyons possible d'admettre que Skoryna lui-même comptait sur Moscou, comme un marché possible pour la vente de ses éditions, en tout cas des éditions de Wilno des années 1525 et suivantes. Il y a quelques années, le prof. Henri Łowmiański à Wilno a tenté de comprendre l'activité de Skoryna comme une entreprise purement commerciale, nullement idéologique [26]. Il n'est sans doute pas possible d'être si catégorique, mais il est nécessaire d'avoir en vue aussi ce côté commercial. Une telle entreprise dépend des conditions culturelles générales et aussi de raisons financiaires, dépenses et profits possibles. C'est pourquoi, dans le cas de Skoryna aussi, il est nécessaire d'envisager le côté économique et de chercher à savoir sur quel marché, dans quel milieu il préparait ses éditions. Skoryna donne lui-même la réponse, quand il affirme, qu'il voulait par ses livres servir les intérêts des lecteurs russes, du peuple russe, et travailler pour le bien général („dljo pospolitogo dobrogo"). En désignant les lecteurs „russes", il a en vue avant tout le milieu blanc-ruthène, mais les livres de Skoryna eurent encore un plus grand succès en Ukraine, en particulier en Galicie. Les renseignements nous manquent sur la connaissance des livres de Skoryna dans les pays orthodoxes de la Roumanie moderne (Moldavie, Valachie). Mais il faut penser que Moscou ne restait pas non plus en dehors de ses plans. Une phrase dans un document polonais de 1552 contient une allusion bien intéressante. Dans le texte de l'instruction du roi Sigismond-Auguste à l'ambassadeur de Pologne à Rome, on lit qu'au temps du roi Sigismond, c'est à dire avant l'année 1548, un de ses sujets a fait un voyage à Moscou pour y organiser une propagande en faveur des livres russes, mais que cette entreprise s'est heurtée à une opposition énergique et que les

---

[24] Gorskij, A. — Nevostrujev, K., *Opisanije slavjanskich rukopisej Moskovskoj Sinodal'noj Biblioteki,* otd. I, Moskva, 1855, 2—3, 163; Vladimirov, *Skoryna,* 242—3.

[25] Cfr. „Pomorskije Otvêty", Vladimirov, *Skoryna,* 244.

[26] Łowmiański, H., Ateneum Wileńskie, III, 1925, 175—176.

livres ont été brûlés par l'ordre du prince de Moscou [27]. Nous savons que quelques dizaines d'années plus tard (vers 1560) le premier éditeur à Moscou, Jean Fédorov, eut le même sort. Après l'incendie de la Typographie („Pečatnyj Dvor") par les fanatiques adversaires de l'Imprimerie (mais non par „iussu principis") il dut s'éloigner en Lithuanie, en Pologne, à Léopol etc. pour y continuer son entreprise d'éditions [28]. Il est clair que la différence des dates et des circonstances ne donne pas la possibilité de rattacher les mots en cause du document de 1552 à l'histoire de Fedorov. Peut-être est-il possible d'y voir une indication sur Skoryna? En faveur de cette hypothèse, on peut alléguer que les textes des éditions de Skoryna, publiées à Wilno, (avant tout ses „Apôtres"), étaient rédigés en conformité avec la vieille tradition linguistique vieux-slave [29]) et que, de ce point de vue, Skoryna avait le droit de penser que ses livres ne rencontreraient pas une opposition plus ou moins fondée du côté des traditionalistes moscovites. D'autre part, les „Apôtres" — c'est le livre de la Bible le plus nécessaire et même indispensable pour l'usage des églises et ce n'est pas sans raison que Jean Fedorov a commencé à Moscou son activité d'éditeur par l'édition des „Apôtres". Et en raison de sa large expérience de la vie, Skoryna ne pouvait pas manquer de réflechir à l'importance possible du marché moscovite pour les livres ecclésiastiques slaves. Cette supposition paraîtra d'autant plus vraisemblable, que Bogdan Oñkov était à Moscou aussitot après l'année 1525 (date des „Apôtres" de Skoryna). Il y était attiré par des intérêts financiers. Il entreprit un voyage en Moscovie pour y recouvrer ses créances sur

---

27) „Cum diuo parente nostro regnante quidam de subditis ejus pio ductus Sacram Scripturam lingua Russica imprimi et in lucem aedi curasset, et ad Moschos venisset publice eos libros jussu Principis concrematos esse, propterea quod a Romanae ecclesiae addicto et in locis ejusdem authoritati subiectis editi essent". Fiedler, I., *Ein Versuch des Vereinigung der russischen mit der römischen Kirche in sechszehnten Jahrhuderte*, Wien, 1862 (Sitzungsberichte d. Akademie d. Wissenschaften in Wien, hist.-philol. Klasse, XL, Wien, 1862), 86 (110), cfr. 30 (54); Cfr. Pervolf, J., *Slovjane i ich vzaimnyja otnošenija*, II, Varšava, 1886, 596—7.

28) Cfr. Bendasjuk, S., *Obščerusskij pervopečatnik Ivan Fedorov*, Lvov, 1935, 11—13; Novosadskij, J., *Vozniknovenije pečatnoj knihi v Rossii v XVI v.*, recueil *Ivan Fedorov pervopečatnik* éd. Académie des Sciences Russe, Moscou—Leningrade, 1935, 56—61, cfr. 105—107.

29) Cfr. Holovockij. *Nêskol'ko Slov*, 241; Martel, *La langue Polonaise*, 103.

les princes Basile Ivanovič Šemjaka et Basile Semenovič de Možajsk, les derniers princes d'„oudels" de la Russie du Nord-Est, qui avaient interrompu leurs relations avec la Lithuanie et avaient pris le parti de Moscou [30]. Mais durant ce voyage Oñkov ne pouvait pas négliger ses intérêts d'éditeur, ni laisser sans attention la situation du marché moscovite des livres. Financier et entreprenant, il mit de l'argent dans l'affaire praguoise de Skoryna. Il n'y a aucune indication permettant d'affirmer qu'Oñkov ait pris part à l'édition des „Apôtres" à Wilno. Mais c'est une supposition qui ne manque pas de vraisemblance.

Je me rends bien compte de ce que mon exposé comporte trop d'hypothèses et de suppositions; cependant elles rendent possible et logiquement nécessaire l'affirmation que Moscou, la Russie Moscovite ne sont pas restées hors des plans et des calculs de Fr. Skoryna. Cette affirmation, quoi qu'elle ne puisse pas être démontrée, nous aide à voir Skoryna sous un nouveau jour. Docteur en médecine de l'Université de Padoue et pendant quelque temps médecin près de l'évêque de Wilno, éditeur à Prague et à Wilno, ayant participé aux plans d'éditions d'Albrecht, duc de Prusse, pendant la période de son activité au sein du protestantisme, ayant participé aussi au commerce de fourrures et de peaux de son frère à Poznań, enfin s'occupant de botanique dans le jardin du roi de Bohême Ferdinand de Habsbourg à Prague, Skoryna a exercé au cours de sa vie une activité remarquable en divers genres. Il fut l'un des chaînons reliant entre eux les divers centres de vie culturelle de l'Europe Orientale et du monde slave.

---

30) *Sbornik Russkago Istoričeskago Obščestva*, vol. XXXV, SPb., 1882, pp. 752, 754, N 102.

EMERICH LUKINICH

Professor an der Universität Budapest

DIE POLNISCHE REVOLUTION VON 1863 UND DAS UNGARTUM.

Mein heutiger Vortrag stellt den Auszug einer umfangreicheren Studie dar, welche sich hauptsächlich auf dem Materiale der Budapester Archive aufbaut. Ich befasste mich mit dem hier behandelten Gegenstande bereits seit längerer Zeit, jedoch schien mir der gegenwärtige Zeitpunkt, wo sich die ungarische Presse anlässlich deren 75. Jahreswende mit der Warschauer Revolution von 1863 eingehend beschäftigt, besonders geeignet, das vorhandene Material in eingehenden Quellenstudien aufzuarbeiten.

Ich gebe daher im Folgenden einen Auszug des Ergebnisses meiner diesbezüglichen Forschungen:

Es war im Januar des Jahres 1863 als in den Spalten des „*Pesti Napló*" Berichte erschienen, dass die gewaltsame Assentierung der polnischen Jugend durch die russische zaristische Regierung einen Aufstand in Russisch-Polen entfacht hätte. Diese Nachricht wirkte auf die ungarischen Leserkreise mit der Wucht einer Sensation. Zwar lebten die polnische Revolution von 1830 und jene Kämpfe, welche die Polen im Jahre 1848 in der Umgebung von Krakau für ihre Unabhängigkeit ausgefochten hatten, noch immer in der Erinnerung auch der ungarischen Kreise, aber man wahrte denselben eher das pietätvolle Andenken einer ruhmreichen Vergangenheit, ohne sich klar zu sein darüber, dass dieselben, obwohl bereits der Geschichte angehörend, dennoch als Faktor des künftigen Geschickes der damals lebenden Generation an Aktualität nichts

eingebüsst hatten. Waren doch nur wenige, die darum wussten, dass in vielen europäischen Staaten, unter den mannigfaltigsten Namen Organisationen bestanden, welche die Erhaltung und Kräftigung des nationalen Bewusstseins mit dem alleinigen Ziele pflegten, die polnische Nation im gegebenen Augenblicke zu einheitlicher Aktion zusammen zu fassen und mit geeinten Kräften den Versuch zur Wiederherstellung der alten Unabhängigkeit zu wagen.

Die über die Vorfälle in Polen veröffentlichten Berichte stammten zumeist aus deutschen Quellen, gelangten aber erst nach mehrfacher Zensur in die ungarische Presse. In der Aera Schmerlings war es eben nicht sehr ratsam Nachrichten solcher Art weiterzugeben und eventuell mit der österreichischen Polizei in Konflikt zu kommen. Dürftig wie die Berichterstattung unter solchen Verhältnissen sein musste, war der Erfolg dennoch genügend um der polnischen Sache vorerst die allgemeinen Sympathien der ungarischen Gesellschaft, späterhin aber auch den polnischen Flüchtlingen materielle Unterstützung insoweit und in solcher Form zu sichern, als hiedurch nicht eventuell Repressalien der zaristischen Behörden herausgefordert wurden .

Die Haltung Kossuths.

Viel wichtiger aber als die grösstenteils nur moralische Unterstützung der Sache Polens durch die selbst in Unterdrückung lebende ungarische Gesellschaft war die Stellungnahme der ungarischen Emigration für die polnischen Revolutionäre von 1863.

Schon die ersten Berichte aus Warschau brachten Ludwig Kossuth den Gedanken nahe die nationale Bewegung der Polen mit jener der Ungarn zu vereinigen. In sehr richtiger Abwägung aller politischen Gegebenheiten kam Ludwig Kossuth zu dem Schlusse, dass eine derartige Verknüpfung der ungarischen mit der polnischen Frage, — wenn mit der nötigen Vorsicht in die Wege geleitet — für die Ziele der ungarischen Emigration nur von Vorteil sein könne. In diesem Gedankengange Kossuths ist sohin der Grund dafür zu suchen, dass er, seit den Warschauer Ereignissen, nicht die ungarische, sondern die polnische Frage in den Vordergrund seiner Tätigkeit rückte. Mit allen Mittel trachtete er die polnische Sache zu einer allgemein-europäischen Angelegenheit zu machen und Italien wie Kaiser Napoleon III. für die Idee der Wiederaufrichtung

eines unabhängigen Polens zu gewinnen. Sofort als Kossuth Kenntnis von dem erfolgreichen Waffengange der unter Mieroslawski stehenden, polnischen Aufständischen mit dem russischen Militär erhalten hatte, wandte er sich am 6. Februar 1863 mit einem Schreiben an den italienischen Minister des Innern Peruzzi Ubaldino um dessen spezielle Aufmerksamkeit auf die polnischen Ereignisse zu richten. Kossuth rechnete mit der Möglichkeit, dass die eben ausgebrochene Revolution, obzwar derzeit noch auf das von Russen besetzte Gebiet beschränkt, eventuell grössere Dimensionen annehmen und auf das Gebiet des benachbarten Galiziens übergreifen könne. In diesem letzteren Falle aber, wenn Galizien in Brand geraten sei, könnten Italiener und Ungarn gemeinsam Österreich angreifen, welches ausser Stande dem konzentrischen Drucke zu widerstehen, gezwungen sein würde, das Friedensdiktat der Sieger anzunehmen.

An die polnische Nation selbst wollte Kossuth mit dem Datum vom 28. Februar 1863 einen *offenen Brief* richten und denselben in irgend einem Pariser Blatt veröffentlichen lassen, fand aber kein einziges Pariser Blatt, welches gewagt hätte einen solchen polenfreundlichen Brief zu veröffentlichen. Von diesem Briefe Kossuths, in welchem er der sicheren Hoffnung Ausdruck verlieh, dass es den Polen unbedingt gelingen werde, ihre Freiheit wieder zu erlangen, erhielten daher die Polen erst im Wege der italienischen und englischen Blätter Kenntnis. Doch auch so verfehlten die Worte des grossen Führers der ungarischen Emigration ihre Wirkung auf die polnischen Kreise jener Zeit nicht. Ladislaus Mickiewicz, der Sohn des berühmten polnischen Dichters antwortete in einem ebenfalls offenen Briefe aus Paris und verwies auf die auch sonst oft betonte Waffenbrüderschaft der Polen und Ungarn im Kampfe um die europäische Zivilisation. Und so wie Polen und Ungarn 1849 Schulter an Schulter gekämpft hätten, so müsse es auch in Zukunft sein, mit gleichem Ziele, gegen gemeinsame Feinde, gemeinsam erlittene Demütigungen und Erniedrigungen zu rächen.

Die Waffenlager in der Moldau.

Kossuths Tätigkeit beschränkte sich aber nicht auf eine bloss theoretische Unterstützung. In aufrichtiger Begeisterung für Polens Sache war er entschlossen den polnischen Brüdern auch mit vollen Einsatz materieller Mittel zu Hilfe zu eilen. In Kenntnis

des Umstandes, dass die Aufständischen an Waffen und Munition empfindlichen Mangel litten, beabsichtigte Ludwig Kossuth eine sich eben damals bietende Gelegenheit zur Unterstützung des Aufstandes mit dem so notwendigen Kriegsmaterial zu benützen.

Es waren nämlich im Jahre 1859, als der italienisch-österreichische Krieg auszubrechen drohte und man sogar mit einer französischen Einmischung rechnen musste, von Kaiser Napoleon III. zwecks Ausrüstung einer eventuell aufzustellenden, ungarischen revolutionären Armee zwanzigtausend Gowehre und entsprechende Munition nach der Moldau gebracht worden. Der Friede von Villafranca hatte diesen Plänen ein Ende gemacht, die Waffen waren aber in der Moldau verblieben, von wo deren Rücktransport weder seitens des französischen Kaisers, noch auch seitens der italienischen Regierung in Turin verfügt worden war. Da diese Waffen ursprünglich für die ungarischen Aufständischen bestimmt gewesen waren, betrachtete Kossuth sie als Eigentum der ungarischen Emigranten und liess im Einvernehmen mit General Klapka, der 1859 selbst bei deren Transport mitgewirkt hatte, der Warschauer revolutionären Regierung im Wege des Pariser polnischen Komitees die Mitteilung machen, dass er gewillt sei, diese in der Moldau deponierten Waffen zur Verfügung zu stellen, falls das Pariser polnische Komitee hiezu die Zustimmung Napoleons III. erwirken könne.

Die „ungarische Legion".

Zur gleichen Zeit wandte sich Kossuth in einer amtlichen Note an die Warschauer revolutionäre Regierung und indem er sie zum weiteren Ausharren ermutigte, riet er die Revolution nicht auf das russische Gebiet zu beschränken, sondern auch auf das benachbarte Galizien übergreifen zu lassen, da, falls der Aufstand auf Russland beschränkt bliebe, Europa denselben als eine *interne russische Angelegenheit* betrachten würde, während bei einem revolutionärem Ausbruch auch in Galizien, man zu der Überzeugung gelangen müsse, dass es sich hier um eine *allgemeine polnische nationale Bewegung* handle. Seinerseits stellte Kossuth in Aussicht Sorge zu tragen dafür, dass eine aus mehreren tausend Mann bestehende, ungarische Division den Polen zu Hilfe eile, um als *ungarische Legion* an deren Seite gegen die Russen zu kämpfen.

Dieser Antrag Kossuths wurde am 18. März 1863 gestellt. Die Warschauer revolutionäre Regierung beeilte sich Kossuth hiefür

ihren Dank auszusprechen und ihn gleichzeitig zu ersuchen zwecks Übernahme der in der Moldau verborgenen Waffen eine schriftliche Vollmacht zu erteilen. Ungewiss bleibt in Ermanglung diesbezüglicher Daten, ob die Übernahme der Waffen dann tatsächlich erfolgte oder nicht, sicher ist jedoch und entscheidend, dass Kossuth bereit war, diesen ansehnlichen Waffenvorrat dem Polen zu Verfügung zu stellen und überdies auch die Aufstellung einer ungarischen Legion zusagte.

Viktor Emanuel und Napoleon III.

Die Bemühungen Kossuths die Sympathien der europäischen öffentlichen Meinung für Polens Sache zu gewinnen, waren von Erfolg begleitet. König Viktor Emanuel von Italien, obwohl den Ideen Kossuths wohlgeneigt, war gleichwohl nicht bereit die Grenzen theoretischer Sympathie zu überschreiten. Kaiser Napoleon III. hingegen bekundete ein völliges Desinteressement und diese Auffassung des Kaisers bestimmte weitestgehend auch die Haltung der französischen Presse. Ein Misserfolg, der von Kossuth ausserordentlich kränkend empfunden wurde, ihn aber, der er überzeugt war, dass dies die letzte Gelegenheit sei, Ungarns Freiheit auf revolutionären Wege zu erkämpfen, nur mit umso grösserer Zähigkeit an seiner Konzeption festhalten liess. So dachte Kossuth auch daran, die in Galizien stationierten ungarischen Regimenter zur Unterstützung der polnischen Aufständischen aufzurufen. „Denket daran", heisst es in einem seiner an die ungarischen Soldaten gerichteten Manifeste, „dass die Polen unsere Schicksalsbrüder sind. Möge das Gefühl brüderlicher Liebe Euch in Eurem Verkehre mit ihnen leiten. Nie soll man Euch sagen können, dass man Euch als Feinde gefunden habe, wo man Euch als Freunde erwartet hatte. Hütet Euch Mühseligkeit und Dragsal zu bereiten, wo Ihr als Helfer wann immer bereit sein sollet".

Die ungarischen Husaren in Sokal.

Die in Galizien stationierten ungarischen Regimenter trachteten denn auch den polnischen Aufständischen wo immer zu helfen. Hiebei zeichneten sich speziell die in Sokal, einem kleinen, an der russischen Grenze liegenden Orte stationierten ungarischen Husaren aus, indem sie sich nach Möglichkeit der auf russischem Boden

Kämpfenden annahmen, die Verbindung derselben untereinander aufrecht hielten und denselben auch oft zur Flucht über die Grenze verhalfen. Und wie sich in Italien aus italienischen Freiwilligen eine Legion gebildet hatte, die dann auf Polens Boden gegen die Russen kämpfte, so haben auch aus den Reihen der ungarischen Emigranten viele Hunderte Schulter an Schulter mit den Polen an derem Kampfe gegen die Russen teilgenommen. Otto Hermann, General Stefan Türr, Graf Koloman Csáky sind nur wenige Namen der Tapferen, die ihr Leben für Polens Freiheit in die Wagschale warfen, in russische Gefangenschaft gerieten und in den Eiswüsten Sibiriens eine ewige Ruhestätte fanden.

Ungarische Sympathie für Polen.

Wie in den Jahren 1830/31 wurde auch jetzt der Freiheitskampf der Polen von der aufrichtigen Sympathie aller ungarischen Kreise begleitet. Die ungarische Gesellschaft nahm die polnischen Flüchtlinge mit ostentativer Wärme und tiefem Mitgefühle auf und es gab wohl kaum ein adeliges Haus, das nicht seinen polnischen Flüchtling gehabt hätte und wo man nicht die Gedichte Jókais, Josef Lévays, Koloman Tóths u.a.m., die den nationalen Schmerz der Polen zum Ausdruck brachten, mit Rührung und Anteilnahme gelesen hätte. Zu Schmerlings Zeiten bedurfte es allerdings nicht viele Worte die Hoffnungslosigkeit einer niedergeschlagenen Revolution auszumalen oder aber die Gefühle einer Nation zu schildern, die nur eine Geschichte und weder Zukunft noch Gegenwart besass.

So verflocht sich denn Polens Geschick mit Ungarns Schicksal. Polens Emigranten aber lenkten die Gedanken der ungarischen Gesellschaft auf jene eigenen Verbannten, die in ferner Fremde gegen Gleichmut und Elend kämpften:

„Ein Wandervogel bin ich auf der Fahrt,
ich weiss nicht wo mir Ruhe winkt.
Der Kummer und der Schmerz begleiten mich
und ich muss jammern wie ein armes Kind."
„Gestern noch merkt' ein ganzes Heer auf mich,
Heut' setzt mich ein verirrter Fuchs in Lauf."

Was ein ungarischer Dichter damals von den heimatlos herumirrenden Polen schrieb, das bezog der ungarische Leser auf die

eigenen, fernen Verbannten. Daher denn auch die Gemeinsamkeit der Empfindungen und Hoffnungen beider Völker.

Die ungarische und die polnische Seele trafen sich im Purgatorio gemeinsam durchlebter Leiden, auf eine Auferstehung zu glücklicherer Zukunft hoffend.

JOSEPH MACŮREK

Professeur à l'Université de Brno

LES CRISES POLITIQUES EN POLOGNE DANS LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XVI-E SIÈCLE ET LES PAYS TCHÈQUES.

Les relations politiques entre les Polonais et les Tchèques au cours de l'histoire ont été toujours très vastes. Mais ce ne furent que celles ayant rapport au moyen âge et aux temps modernes qui furent le plus profondément étudiées. Au contraire les problèmes des relations politiques au XVIe et au XVIIe s. ont été (excepté les travaux du M. Pervolf et Wierzbowski) à peu près negligé. Et à vrai dire, les rapports politiques entre les pays adjoints à la Bohême et la Pologne ne furent pas interrompus après l'année 1526 (le commencement du régime des Habsbourgs dans les pays tchèques), comme on le croit assez souvent. Au contraire, on a continué, du côté tchèque, à poursuivre les tendances politiques plus anciennes même après l'année 1526 et après l'année 1572 (la date de l'extinction de la dynastie des Jagellons en Pologne). Car les pays tchèques ont maintenu même à ce temps une influence assez importante sur la politique des Habsbourgs à l'égard de la Pologne et ils ont poursuivi, en beaucoup de cas, leur propre but national qui se trouvait souvent en contradiction avec la politique viennoise.

Cette question est le sujet de mon étude récente plus détaillée; voici quelques points de vue qu'elle peut atteindre.

Dans la deuxième moitié du XVIe siècle la Pologne tomba trois fois dans un dangereux interrègne. Il est vrai que même sous la dynastie héréditaire des Jagellons le trône de Pologne n'était acces-

sible que par l'élection, mais cette élection se bornait à peu près simplement à l'acceptation d'un des membres de la dynastie régnante des Jagellons comme roi. C'était seulement en 1572, après la disparition de la dynastie des Jagellons, que les états de Pologne eurent, trois fois pendant les dernières dizaines du XVI-e siècle (l'année 1572—3, 1574—5, 1587—8), la lourde tâche de choisir un souverain d'une dynastie nouvelle. Le pays fut aussitôt envahi par de nombreux émissaires étrangers et, étant donné la grande liberté qu'ils y avait, la Pologne ne manqua pas de se trouver bientôt secouée par de dangereuses dissenssions et des troubles. — La petite noblesse semblait , en général, disposée à accorder (de même en 1572—3 qu'en 1574—5 et 1587—8) sa faveur à l'un des membres d'une famille indigène. Par contre, la haute noblesse penchait plutôt vers de dynasties étrangères: autrichienne, française, suédoise, russe, transylvainne. En ce cas, la Pologne se divisait d'habitude, pendant toutes les trois élections ,en plusieurs partis qui se combattaient les uns les autres. Il se développa de véritables conflits armés entre ces partis politiques.

Au cours de ces dissenssions les états polonais ont élu, en même temps, deux fois deux souverains: en 1575 Ethienne Bathory et l'empereur Maximilien II; en 1587 l'archiduc Maximilien et Sigismond III, un prince suédois. Il en résulta une guerre ouverte entre les deux rois. Tandis que la lutte entre eux fut suspendue en 1575, à cause du décès de l'empereur Maximilien II, la situation devint plus délicate en 1587. Ce n'est qu'après la défaite du candidat autrichien, l'archiduc Maximilien (à Byčina, le 24 janvier 1588) que la couronne semblait devoir reposer sur la tête du roi Sigismond III. Mais il n'en fut rien. L'archiduc Maximilien ne renonça jamais à la couronne de Pologne, il ne prêta pas le serment obligatoire relatif au traité de paix conclu entre les délégués de l'empereur et ceux de Pologne à Będzin — Bytom (le 9 mars 1589). Au contraire, il renouvellait sans cesse ses prétentions à la couronne polonaise et continua à se donner le titre du roi de Pologne. En même temps la dynastie entière de l'Autriche ne témoignait ni de bonne volonté ni d'intérêt suffisant pour aboutir à une véritable paix avec la Pologne. Ce fut le commencement de nombreux conflits entre les deux pays. Et la situation devint plus délicate, pendant les années 1589—91, à cause du fait que les partisans des Habsbourgs en Pologne, redevenants plus audacieux, recommencèrent à défendre publiquement leurs intérêts, s'obstinèrent à ne pas reconnaître Sigis-

mond III comme roi légitime et continuèrent à intriguer ouvertement au profit de la maison des Habsbourgs. Dans cette situation, la Pologne fut bouleversée par d'âpres luttes intestines qui fournirent à l'archiduc Maximilien de nouvelles occasions pour essayer de soulever le pays contre son roi légitime, Sigismond. La situation devint plus grave encore par le fait que Sigismond III ne savait pas s'acquérir les sympathies des Polonais. Sa conduite rendait même les craintes légitimes, et, l'incertitude fut augmentée par le bruit que le roi songeait a s'enfuir, comme l'avait fait jadis (en 1574) Henri de Valois. — En vérité, le dangereux interrègne se prolongea en Pologne pendant plusieurs années après 1587: l'empire était en réalité sans maître.

Quelle fut donc l'attitude des pays tchèques (étant sous la domination des Habsbourgs) à l'égard de ces différents troubles polonais? C'est une question que j'ai l'intention de poser dans cette étude.

On peut dire, en général, que les états tchèques, de même qu'une partie des états polonais, propagèrent, pendant tous les trois interrègnes (1572—3, 1574—5, 1587—8) la candidature des Habsbourgs au trône. Mais cette attitude des pays tchèques ne s'explique pas par le fait que les Tchèques auraient servi d'instrument qui faciliterait l'expansion des Habsbourgs et de la germanisation en Europe orientale (comme le jugent quelques historiens).

Rien n'est plus faux. Naturellement, les états tchèques n'avaient, à ce temps, aucun motif à ne pas soutenir les aspirations des Habsbourgs au trône polonais et de ne pas les aider à l'élargissement de leur pouvoir dynastique en Europe. D'autant moins que les candidats autrichiens étaient soutenus par beaucoup de partisans en Pologne. Car les Habsbourgs, librement élus par les Tchèques au trône de la Bohême, se comportèrent encore vis à vis de ces derniers différemment de ce qu'ils ne le firent plus tard.

Ce ne fut pas l'idée dynastique qu'ils y poursuivaient mais un autre point de vue qui influença leur conduite. Ce fut plutôt, étant donné l'existence d'une vive conscience nationale dans les pays tchèques, le sincère désir de rapprocher pendant les interrègnes polonais, les deux peuples: tchèque et polonais, de les lier par une union politique ou dynastique, même à l'aide d'une dynastie étrangère qui, du reste, faisait alors l'impression de pouvoir se naturaliser assez rapidement, et de réaliser enfin les espérances du XIe et XVe siècles, tendant à unir les Slaves occidentaux dans un même terrain politique.

Si nous lisons la correspondance de principaux acteurs tchèques de la deuxième moitié du XVIe siècle, nous pouvons nous en rendre compte assez facilement. Nous y trouvons maintes fois les souvenirs de la dernière union dynastique de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe siècle ayant eu comme résultat que les relations mutuelles augmentèrent et la politique extérieure s'unifia. On s'y souvient des alliances antérieures, conclues entre les pays tchèques et polonais (en 1460, 1462) pendant le règne du George Poděbrad qui raffermirent le bon voisinage, la paix et l'amitié entre eux. On y renouvella sans cesse les souvenirs des unions politiques liant les pays tchèques à la Pologne au temps des Přemyslides, au XIe et XIVe siècle. En plus, on fait ressortir partout l'idée d'une origine commune du peuple tchèque et polonais d'un côté et de la lanque tchèque et polonaise de l'autre. On tâche de démontrer qu'il n'y a pas d'autres peuples qui seraient tellement proches l'un de l'autre que les Tchèques et les Polonais. Voilà pourquoi „ils se sont appellés, à juste titre, frères et amis, et se sont considérés toujours comme un peuple".

Ce n'étaient pas de phrases creuses. Car on s'attaqua à ces idées non seulement dans les déclarations officielles, mais encore davantage dans la correspondance privée et secrète, ménée entre les différentes familles tchèques. Ce pourquoi on y doit voir le résultat d'une forte conscience nationale et des vifs sentiments à l'égard de l'autre peuple slave voisin. — „Si maintenant, déclara-t-on en 1576, le royaume tchèque et polonais n'aurait qu'un souverain, ils en résulteraient des graves conséquences: On en formerait la meilleure base pour faciliter une splendide évolution de la langue slave de même que celle d'une grande force contre tous les ennemis". — Autrement dit, par l'attachement de l'Etat polonais et des pays tchèques les Slaves occidentaux auraient gagné pour eux même une préponderance dans l'empire des Habsbourgs et auraient obtenu une énorme influence sur l'évolution de l'Europe centrale et orientale. Qui sait ce qui aurait résulté de ces plans plus tard, s'ils avaient été realisés.

Et, étant donné ces buts politiques, tendant vers une union des pays tchèques et polonais, on a essayé, du côté tchèque, de ne jamais troubler ces relations mutuelles pendant la crise politique en Pologne, mais de les rétablir sinon à l'aide d'une union politique, au moins par une durable paix et amitié. On prouva ces dispositions mainte fois.

Par exemple, lorsque les candidats autrichiens, ayant été élus deux fois au trône par une minorité polonaise (1575, 1587) se pressèrent de gagner le restant par les armes, les états tchèques leur refusèrent le secours militaire demandé en motivant leur attitude par l'idée qu'une intervention militaire empirait les relations tchèco-polonaises. Plus loin, lorsque l'archiduc Maximilien perdit la bataille de Byčina (le 24 janvier 1588), lorsqu'il fut emprisonné en Pologne et lorsque les Habsbourgs préparèrent une nouvelle expedition militaire contre ce pays, la diète tchèque rejetta ces plans et déclara que l'empereur ne pouvait commencer une guerre sans son consentement. Et en repoussant le secours demandé les Tchèques prononcèrent le voeux de résoudre le conflit à l'amiable. L'empereur Rodolphe II ne put jamais oublier cette conduite des états tchèques et il s'en prit notamment aux frères George et Ladislas Lobkovič qui gênèrent, en 1588, les plans présentés de la cour. Et c'est pourtant grâce aux réprésentants des pays tchèques que les Habsbourgs aboutirent à la réalisation du traité de paix (en 9 mars 1589) avec la Pologne. Les états tchèques ne tardèrent pas à confirmer par un serment la validité du même traité qui était en même temps un acte de grande importance pour les relations polono-tchèques.

Et on tâcha, du côté tchèque, de raffermir ce contrat encore une fois. Lorsque l'archiduc Maximilien s'enfuit de Pologne sans avoir rempli les conditions de paix, et, quand'il voulut s'attribuer le titre de roi en provoquant de nouveaux troubles en Pologne, des protestations s'élevèrent des milieux tchèques pour combattre cette attitude du prince. On prononça même les mots: „pacta servanda sunt", en les motivant par la thèse qu'on n'a aucun droit de changer ni de modifier ce qu'on a recemment conclu. Car, suivant l'avis tchèque, cette procedure ne serait ni louable ni sans danger.

Bref, on peut dire que les Tchèques ne profitèrent pas de la crise, dont la Pologne fut l'objet dans la deuxième moitié du XVIe siècle, si ce n'est que pour réaliser l'union politique ou au moins pour fortifier leurs relations mutuelles. Les états tchèques n'ont cessé de formuler le voeux de collaborer avec la Pologne. Aussi ne peut-on guère dire qu'ils servirent de base aux ambitions de la dynastie étrangère et à l'expansion germanique. Car ils ont continué à poursuivre leur propre but national et réaliser l'idée slave. Par la même, ils deniaient la politique des Habsbourgs, si elle devait devenir dangereuse pour la Pologne.

PETER TARVEL
Professeur à l'Université de Tartu.

QUELQUES CONTRIBUTIONS À L'ÉTUDE DES CARACTÈRES PROPRES DE L'ESSOR NATIONAL DES ESTONIENS À LA FIN DU XIXe ET AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE.

Depuis la Révolution française de 1789 les idées nationales n'ont pas cessé de se développer en Europe. C'est la doctrine démocratique de J. J. Rousseau qui a favorisé, par son principe de la souveraineté de la nation, la naissance et le développement des mouvements nationaux, surtout chez les peuples opprimés jusque là par les autres puissances. Chez Roussseau ces peuples trouvèrent des arguments pour justifier leurs revendications nationales. Pendant la Grande Révolution, la France libérée proclama les principes de la fraternité à l'égard des autres peuples encore asservis et du droit des peuples à décider d'eux-mêmes. Les idées françaises ont éveillé les peuples de l'Europe à une vie consciente, en leur suggérant une conception plus claire et plus élevée de leur originalité et de leur unité. L'ébranlement profond causé par les guerres révolutionnaires et napoléoniennes a secoué les peuples, dont le réveil s'effectua souvent sous la forme d'une opposition énergique contre le régime français et les nouveautés révolutionnaires qu'il apportait.

C'est ainsi que les principes de nation et de nationalité sont devenus le patrimoine commun de la mentalité européenne. Ces principes qui, outre Rousseau, s'appuyèrent plus tard aussi sur les systèmes idéalistes des philosophes allemands (Herder, Fichte, Hegel) ont fourni des armes idéologiques à tous les peuples en lutte pour leur indépendance culturelle et politique. Les arguments tirés

de l'histoire et de la linguistique justifiaient les revendications, renforçaient les courages et les espérances et affermissaient ainsi les volontés nationales. La nation (a dit E. Renan) est l'aboutissement d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, — voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts.

Au cours du XIX-e siècle, le principe des nationalités a remporté des succès tout à fait remarquables. La conscience nationale s'est réveillée chez la plupart des peuples européens, qui ont placé ce principe à la base de toutes les questions politiques, sociales et culturelles qu'ils avaient à résoudre. Le nationalisme devint, selon M. Coudenhove-Kalergi, une espèce de religion, avec son culte, son éthique, ses symboles et ses dogmes. Ce mouvement national eut pour effet une augmentation considérable de la culture, aussi bien des petites nations que des grandes. Les premières surtout commencèrent à prendre de nouveau conscience de leur existence en tant que nations, s'acquittèrent avec succès des tâches de l'organisation des forces nationales et accomplirent de grands progrès dans le domaine culturel, malgré l'insuffisance de leurs libertés politiques. Ce ne fut donc pas par un pur hasard qu'après la guerre mondiale, une grande partie de ces petites nations se constituèrent en états indépendants et que les traités fixant les limites des états durent sérieusement tenir compte des revendications et des droits des peuples ressuscités.

Les Estoniens, ainsi que les autres peuples baltiques, sont entrés assez tard dans l'histoire de la civilisation intellectuelle de l'Europe. Ils furent isolés pendant des siècles des influences positives qui auraient pu stimuler le développement de leur culture. Ce n'est qu'après un long développement qui a duré bien des siècles que les Estoniens purent enfin participer à la haute culture des grands pays de l'Europe. C'est seulement au XIX-e siècle que la vague de renaissance nationale qui déferla sur l'Europe atteignit le peuple estonien et suscita le redressement de sa conscience nationale indépendante. C'est pourquoi une culture nationale estonienne, dans le sens moderne de ce mot, est à peine en voie de développement.

Cependant les racines de cette civilisation estonienne sont d'une ancienneté considérable et remontent aux premiers siècles de notre

ère. Les recherches archéologiques effectuées dans les dernières dizaines d'années nous montrent que les ancêtres du peuple estonien avaient déjà des relations assez étroites avec la culture de l'empire romain; ils ont développé à cette époque une civilisation matérielle assez remarquable. Pour la deuxième fois, les forces créatrices des Estoniens se manifestent clairement à l'époque de l'expansion des Vikings. C'est surtout grâce à leurs expéditions maritimes audacieuses que les Estoniens purent alors opérer un redressement. Les forces créatrices se révèlent alors dans beaucoup de domaines. Les richesses s'accumulent; le peuple estonien manifeste des capacités organisatrices éminentes et est en voie de développement culturel actif.

Mais cette évolution nationale fut arrêtée par l'invasion des forces militaires allemandes organisées en ordre guerrier. Soumis et subjugués par elles au commencement du XIII-e siècle, les Estoniens cessèrent d'exister comme facteur politique indépendant, et furent pendant longtemps sous une domination étrangère. La plupart perdirent leur liberté individuelle et tombèrent, avec le temps, dans un servage de plus en plus pesant. La force prépondérante dans le domaine social était la noblesse allemande, dont la puissance s'appuyait sur de nombreux privilèges. L'administration locale autonome, qui s'était constituée au cours des siècles, resta toujours entre les mains de cette noblesse, fière et consciente de sa valeur, tandis que les autochtones, Estoniens et Lettons, étaient complètement laissés de côté. Malgré toutes ces vicissitudes, le peuple estonien ne perdit pas, pendant cette période sombre et décourageante, ses forces vitales. Ce n'est qu'au commencement de la période russe, au XVIII-e siècle, quand l'asservissement des paysans estoniens est parvenu à son apogée, que ce peuple semble avoir perdu, dans des conditions désespérées, sa fermeté habituelle et paraît s'abandonner à un sombre découragement.

Mais pendant la deuxième moitié du même siècle, se manifestent des tendances qui entraînent la modification de ce régime d'oppression. Les idées humaines et philanthropiques du siècle de la philosophie, la crise de l'agriculture et les révoltes des paysans, — tous ces facteurs contribuèrent à la formation d'une mentalité nouvelle, qui favorisa et facilita les réformes agraires au début du XIX-e siècle. Après beaucoup d'hésitations et de tâtonnements, ces réformes aboutirent à l'abolition du servage (en Estonie en 1816, en Livonie en 1819) et à l'établissement d'un régime de liberté per-

sonnelle pour la classe paysanne. Mais en affranchissant les paysans, sous la pression du gouvernement russe, la noblesse allemande s'empressa de consolider les droits illimités des propriétaires fonciers sur les terres occupées jusqu'alors par les paysans. Elle força ainsi ces derniers à les prendre à ferme à des conditions défavorables qu'elle prescrivait elle-même. Les possesseurs de la terre corvéable devinrent des fermiers détenteurs d'un bail à court terme. La classe paysanne se trouvait donc désormais dans une situation incertaine. Dans ces conditions, aucune culture intense ne put se développer sur les terres affermées par les paysans estoniens. Un tel régime agraire amena en Estonie un appauvrissement général des campagnes. Les paysans corvéables, se trouvant dans une situation intolérable, ne formèrent nullement à cette époque, malgré leur liberté individuelle, une nation consciente d'elle-même. C'était encore une masse indécise et amorphe qui sentait par son ventre et pensait par son dos. „Dans ma jeunesse (dit le philosophe balte Hermann Kayserling) les Estoniens n'existaient pas encore comme une nation; il y avait seulement des paysans et des valets".

Les éléments estoniens qui plus heureux, réussirent à s'élever à quelque degré supérieur de la hiérarchie sociale s'empressèrent de renoncer à leur humble passé et de répudier leurs modestes origines. Ils devinrent naturellement des Allemands et furent perdus pour le peuple estonien. Aussi la civilisation naissante des Estoniens resta-t-elle pendant longtemps sous la prépondérance de la culture germano-balte qui environnait les Estoniens de tous les côtés. Avec le développement de l'instruction en Estonie, la culture allemande s'infiltrait par plusieurs canaux, surtout par les écoles et la presse, dans les milieux estoniens. Cette culture germano-balte a sans doute communiqué au peuple estonien plusieurs de ses qualités et de ses éléments positifs, notamment son sens de l'ordre et de la discipline, ses tendances à la précision et à l'exactitude, au travail systématique, ainsi que sa conception rigide et sévère de la vie et des devoirs de l'homme. Mais cette culture gêna les Estoniens par son pédantisme, son étroitesse et son manque de perspectives plus vastes. Les grands courants de la pensée européenne se reflétaient dans les milieux allemands baltes d'une manière tout à fait insuffisante. Malgré ses défauts évidents et ses traits négatifs, la culture allemande fut dans les pays baltes si longtemps toute puissante que presque tous les intellectuels estoniens, même ceux qui menèrent une campagne acharnée contre les Allemands (comme

C. R. Jakobson), ne purent se débarrasser de son influence dominatrice. Le contact avec cette culture étrangère était très étroit et il se maintint même après la proclamation de l'indépendance de l'Estonie. On doit constater que le caractère trop abstrait de la mentalité allemande a exercé sur la langue et la pensée estoniennes une influence assez nuisible, dont nous pouvons retrouver les traces jusqu'à maintenant chez beaucoup d'Estoniens.

Quand une grave crise économique donna naissance à une fermentation sociale de vaste envergure parmi les paysans estoniens, la noblesse balte fut forcée d'entreprendre la révision de l'ordre agraire établi. Par les nouvelles lois agraires de 1849—60, on assura aux paysans certains droits touchant leurs terres, on facilita le passage du régime de la corvée au système du fermage en espèces et la vente des terres cultivées aux paysans comme propriétés privées. En 1866 les communautés paysannes furent soustraites à la tutelle des hobereaux et on leur permit d'agir librement. Ces réformes constituèrent des bases plus fermes pour le développement économique et culturel du paysan estonien. Dans les années qui suivirent 1860 les possibilités de rachat des fermes par les paysans s'accrurent: sans doute ce rachat s'effectua dans des conditions fort difficiles, mais il mit une partie des fermiers en liaison plus étroite avec la terre et facilita une culture plus intensive des champs. Pendant la période suivante les efforts du peuple estonien tendirent essentiellement à un but: rentrer en possession des biens qui leur avaient été enlevés par la noblesse allemande. Grâce à leur ténacité et à leur application inlassables, les Estoniens réussirent dans leurs efforts, pour la plus grande part, dès avant la proclamation de leur indépendance. Pendant longtemps les questions économiques ont constitué un besoin plus pressant et plus vital que les spéculations et les problèmes intellectuels. Mais ces efforts ont ainsi créé une base économique suffisante pour la naissance d'une culture intellectuelle.

L'aisance grandissante et le sentiment de la sécurité personnelle favorisèrent le développement d'un mouvement national qui aboutit à un réveil de la nation estonienne et à sa formation sociale et intellectuelle. Les agents les plus importants de ce mouvement furent: 1) dans l'Estonie méridionale une classe de fermiers plus riche et plus consciente, 2) dans les villes une petite bourgeoisie estonienne qui se développait peu à peu et 3) une classe estonienne cultivée, en particulier des personnes de la campagne instruites et parmi el-

les au premier rang les instituteurs, supérieurs à la moyenne par leur nombre et leur niveau de culture. Jusqu'alors l'opposition de la population paysanne estonienne s'était limitée principalement à une résistance passive et à de vagues tentatives contre l'ordre politique et social injuste, comme c'avait été le cas dans les années 1840 avec la conversion à l'orthodoxie russe. Alors éclata un mouvement populaire, dont les éléments les plus actifs du peuple estonien tracèrent consciemment la ligne, entrant en lutte avec le gouvernement de classe de la noblesse balte: ce dernier (selon l'expression du slavophile russe Ivan Aksakov) constituait une injustice sociale unique en son genre dans le monde entier, un musée de raretés historiques, qui s'était conservé intact depuis les époques révolues, sous la main protectrice du gouvernement russe tout comme sous un globe de verre. En défendant leur vérité et leur droit et en réclamant pour eux-mêmes une place égale et digne à côté des autres groupes sociaux plus favorisés, les dirigeants du réveil national estonien plaçaient de grands espoirs dans les autorités russes dont ils attendaïent aide et soutien dans leurs aspirations. En 1864 les paysans et les Estoniens cultivés organisèrent en commun un vaste envoi de pétitions à l'empereur Alexandre II. Cette pétition collective fixait pour la première fois avec toute la clarté nécessaire les prétentions politiques et culturelles les plus essentielles de la société estonienne, reflétant d'une manière significative les besoins vitaux des Estoniens. Cette action, qui n'eut pas de grands résultats immédiats, donna lieu pour la première fois à un contact plus étroit entre les éléments les plus actifs du peuple estonien et fut à cet égard un évènement d'une importance décisive dans l'histoire du réveil national estonien.

Le réveil national se manifesta dans beaucoup de domaines de la vie intellectuelle, sociale et même politique. Il favorisa la naissance d'une poésie lyrique et patriotique, qui trouva un vaste écho dans le coeur du peuple, en affermissant efficacement la volonté nationale des Estoniens. Il rendit possible le développement de la presse estonienne, qui devint un important stimulant national. Le journal radical „*Sakala*", fondé en 1878 par un des chefs les plus énergiques et les plus courageux du mouvement national, C. R. Jakobson, eut un retentissement particulièrement grand. Les desidérata politiques et nationaux estoniens arrivèrent à leur maximum dans le mémoire composé par Jakobson et ses partisans, qui fut présenté à l'empereur Alexandre III en 1881. Parmi les prétentions

exprimées dans ce mémoire, certaines durent attendre pour être réalisées l'avènement d'un état estonien indépendant. En même temps, on procéda à la fondation de diverses organisations culturelles afin de guider les énergies réveillées du peuple: parmi ces organisations, c'est surtout la Société des littérateurs estoniens, fondée en 1871, qui a déployé une activité féconde. Cette période romantique du réveil est donc une période pleine d'élan vital, où les besoins et les intérêts des masses paysannes conscientes de leur valeur et des intellectuels de la campagne s'affirmèrent d'une manière vigoureuse et énergique.

Mais la période du réveil national passa bientôt, comme un rêve beau, mais court. La crise économique des années 1880 paralysa l'énergie nationale estonienne et enleva au mouvement sa base matérielle solide. Un grand nombre de fermes achetées à crédit tombèrent alors, par licitation judiciaire, dans d'autres mains. L'abaissement du pouvoir d'achat de la population rurale freina pour quelque temps également le développement de l'élément estonien dans les villes. Ainsi la large atmosphère optimiste qui soutenait le mouvement national perdit ses bases économiques. Le mouvement luimême se divisa en deux camps, principalement en raison d'oppositions politiques, culturelles et réligieuses, entre les deux chefs, le radical Jakobson et un modéré, le pasteur Hurt. La lutte entre les deux camps eut ses répercussions dans les masses et paralysa l'activité des grandes entreprises nationales créées jusqu'alors. Par la mort ou pour d'autres raisons, les chefs et les éléments qui avaient soutenu le mouvement abandonnèrent la tâche: ils furent remplacés par des épigones sans caractère, sans énergie et intéressés, qui commencèrent à se disputer et à intriguer pour l'héritage des grands chefs. La russification des écoles fit perdre leurs places à la plupart des instituteurs qui avaient pris part énergiquement au mouvement national, en raison de leur ignorance de la langue russe; ou bien ils ne purent plus, aigris et plongés dans une médiocrité matérielle, poursuivre avec la même ardeur leur oeuvre stimulante au milieu du peuple. Derrière les aspirations de l'époque du réveil national une partie seulement du peuple estonien avait pris une position active, surtout la paysannerie plus riche de l'Estonie méridionale, dont les efforts avaient éveillé la sympathie d'autres éléments du peuple estonien. L'atmosphère de fête et l'enthousiasme optimiste qui touchaient profondément les coeurs ne purent pas durer éternellement, mais durent irrémédiablement s'apaiser en raison de la

dépression intérieure des masses populaires, en particulier au moment où, avec la sombre époque de la russification, les espoirs crevèrent comme des bulles de savon devant la dure réalité. Ils firent place inévitablement à une profonde déception, à un recul et à un abaissement sensible de l'activité nationale.

Dans la période du réveil estonien, les chefs avaient, dans leur lutte contre la noblesse allemande, mis de grands espoirs dans les autorités russes et cherché maintes fois un appui auprès d'elles. Mais ces espérances ne furent satisfaites que dans une faible mesure et, à l'époque de l'empereur Alexandre III, la russification commencée dans les provinces baltiques fut pour le peuple estonien une grande déception. La russification ébranla la prédominance de la noblesse allemande qui perdit alors la plus grande partie de ses positions. Les écoles, l'administration et les tribunaux furent russifiés et l'élément russe — instituteurs, fonctionnaires, juges — parvint à une situation importante dans la vie sociale du pays. Comme, au début, la russification était dirigée surtout contre les privilèges des hobereaux, les réformes en question furent accueillies avec une grande sympathie par les Estoniens. Dans la destruction de l'ordre établi, on vit l'entrée en vigueur d'un ordre meilleur et plus juste. Que l'ingérence des autorités russes dans les affaires baltiques pût signifier un danger national pour les Estoniens, on ne put au début, ni le voir ni le croire. Mais en fait la russification des institutions publiques, qui se révéla imparfaite et n'apporta pas aux Estoniens la participation attendue à l'administration générale du pays, fut suivie d'une russification interne. Celle-ci tendit à déraciner la langue et la manière de penser estoniennes et à substituer la religion orthodoxe à la confession luthérienne. La substance de la russification devait résider dans la disparition du seul lien véritable — celui de la même foi — entre le peuple asservi et ses maîtres. „Les Estoniens et les Lettons (soutenait un russificateur énergique, le gouverneur S. Šahovskoi) peuvent vraiment s'unir à la grande famille russe, surtout s'ils deviennent orthodoxes. Avec la chute du protestantisme disparaît également ce qu'on appelle le problème des pays baltiques". Ainsi le peuple estonien, en ce qui concerne sa langue et sa culture, connut à l'époque de la russification des difficultés plus grandes qu'auparavant. Les voeux du peuple, qui à plusieurs reprises avaient été présentés au gouvernement russe, ne furent réalisés que dans la mesure où cela servait la politique de russification du gouvernement. Les autorités russes

gouvernèrent les provinces baltiques avec les mêmes méthodes d'exploitation que d'autres grandes puissances ont appliquées à leurs colonies d'outremer, opprimèrent brutalement le peuple à l'aide d'un régime policier et bureaucratique qui venait d'être créé et entravèrent par leur politique de russification sans scrupule les manifestations culturelles naturelles des Estoniens.

Alors, au sein du peuple estonien, les influences de la culture et de l'administration de la Grande Russie commencèrent à lutter avec les influences germano-baltes. Par les écoles, la littérature, l'église orthodoxe russe et l'administration russe, la langue et l'esprit russes pénétrèrent comme un violent torrent parmi les Estoniens; ils influencèrent leur mode de vie et laissèrent des traces conservées jusqu'à présent. Cette culture russe était en elle-même contradictoire et fragile. Apanage d'une certaine classe restreinte, elle obtint en littérature, dans les arts, les sciences et l'observation sociale des résultats isolés qui atteignirent quelquefois le niveau des meilleures productions de l'Europe Occidentale. Mais le régime absolu ne permettait pas aux intellectuels russes doués d'exercer leurs droits dans la vie publique; ils étaient rejetés dans une opposition stérile, n'entrant que très peu en contact avec la vie pratique. C'est pourquoi les classes les plus développées de la société russe ne pouvaient avoir suffisamment de conscience publique et d'esprit civique. Par son manque de traditions culturelles proches de la vie, la pensée philosophique et sociale russe tombait facilement, à travers les „problèmes maudits", dans les spéculations vagues et brumeuses, se jetait une fois dans le mysticisme, une autre dans l'athéisme ou dans quelque autre extrême. Une telle culture contradictoire et loin de la vie, a légué aux Estoniens quelques éléments peu recommandables. Pourtant, par l'intermédiaire de la langue et de la culture russes, les classes estoniennes cultivées s'évadèrent de l'étroitesse du monde de pensée germano-balte et trouvèrent un contact plus direct avec les grands problèmes sociaux et philosophiques d'actualité. Les étudiants russes, polonais, géorgiens, arméniens et représentants d'autres petits peuples, qui inondèrent l'université de Tartu après sa russification, apportèrent dans la vie tranquille et traditionnelle des pays baltiques de nouvelles manières de penser et d'agir, des doctrines révolutionnaires hardies et exercèrent, à partir du commencement du XX-e siècle, une profonde influence sur la jeune génération estonienne.

L'apparition de l'orientation russe posa devant les Estoniens conscients de leur culture la question suivante: faut-il défendre l'ancienne orientation occidentale ou la nouvelle orientation orientale, faut-il se soumettre passivement à la russification ou essayer, par une opposition nationale, de faire échapper le peuple estonien à ces dangers? Les doutes qui avaient déjà auparavant été soulevés touchant les possibilités de vie de la nation estonienne, prirent alors une acuité exceptionnelle. Une minuscule nation, comme l'étaient les Estoniens, paraissait avoir peu d'espoir de résister à la dénationalisation pratiquée systématiquement par une puissance comme la Russie. Beaucoup ne voyaient plus de possibilités pratiques pour empêcher l'inévitable disparition du peuple estonien. La pression accablante de la russification dérouta complètement, par son apparition foudroyante, la génération de l'époque du réveil national. Ses représentants les plus anciens ne surent pas s'adapter aux conditions nouvelles; ils ne trouvèrent pas de moyens appropriés pour combattre le danger de la russification, mais ils s'y soumirent comme à une inévitable fatalité. Une nouvelle censure rigoureuse et la direction de la presse par des représentants des pouvoirs publics empêchèrent en outre au début toute protestation ou opposition contre la russification.

Dans ces circonstances désespérées, quelques publicistes estoniens commencèrent à prêcher publiquement la soumission passive et la fusion avec le peuple russe. Un des journalistes estoniens les plus doués de cette époque, A. Grenzstein, rédacteur de l',,*Olevik*", qui d'abord avait marché dans la direction modérée et cléricale de J. Hurt, sans doute touché par de pareilles opinions, commença, dans les années 1890, à propager la russification comme un idéal désirable qui permettrait au peuple estonien peu viable de mourir sans douleur. Grâce au manque de développement social et au peu d'exigences du peuple à cette époque, Grenzstein put durant des années afficher cette idéologie d'un pessimisme défaitiste, affaiblissant l'organisme national estonien, comme un poison dangereux, qui contribua à paralyser les manifestations vitales du peuple et à diminuer son énergie. En se soumettant avec résignation au pouvoir extérieur du tsarisme, Grenzstein, qui par suite de son insuffisant développement moral ne savait pas distinguer les moyens de combat licites des moyens illicites, traita d'autant plus méchamment les autres agents de la culture estonienne et s'efforça de les écarter par toutes sortes de moyens, en particulier par des accusa-

tions anonymes tendancieuses et des dénonciations sans fondement. Mais ces méthodes se retournèrent cruellement contre lui, car d'autres journalistes de l'époque de la russification, également dénués de principes et encore plus habiles dans leurs entreprises, réussirent par leurs intrigues à le rendre politiquement suspect aux yeux des autorités. C'est ainsi que les représentants du gouvernement russe ne surent pas l'utiliser convenablement pour leurs fins politiques ni le soutenir autant qu'ils l'eussent dû dans sa lutte contre ses adversaires. Lassé d'une lutte inutile, Grenzstein finit par s'exiler volontairement et passa ses dernières années principalement à Paris.

A la fin du XIX-e siècle, il commença à apparaître que les milieux estoniens s'étaient au début représenté la vague de russification bien plus dangereuse et puissante qu'elle ne l'était en réalité. Après la mise en action de la russification extérieure, l'extrême activité des autorités russes dans les premiers temps fit place au flegmatique laisser-aller habituel, sous l'influence de la simple inertie. La bureaucratie russe poursuivit sa routine accoutumée dans le cadre de l'ordre créé et la russification se fit sous l'empereur Nicolas II d'une manière sensiblement moins stricte qu'auparavant. Dans les années 1890, une nouvelle génération entra dans l'arène de la politique estonienne, elle avait grandi dans les bornes de la russification la plus étroite et elle savait s'y adapter sensiblement mieux que n'y avaient réussi les artisans du réveil national. Cette génération pleine de vitalité, aux nerfs plus solides, qui ne dispersait pas sa force de travail, ne voulait rien savoir d'une renonciation à sa nationalité et d'une fusion avec les Russes. Elle connaissait mieux les adversaires de la cause estonienne et elle s'entendait, en s'en accommodant en apparence, à tracer néanmoins les traits d'une politique estonienne indépendante. En même temps il se produisait dans les conditions internes estoniennes des changements profonds et essentiels. En même temps que le développement industriel, s'effectuait dans la société estonienne une différenciation sociale; cette société se divisa alors plus nettement qu'auparavant en classes sociales aux physionomies diverses, dont chacune commença à manifester une conscience de classe et des intérêts de classe particuliers. En conséquence de l'essor industriel, les couches de la petite bourgeoisie des villes, en particulier de Tallinn, s'enrichirent; beaucoup d'anciens artisans et d'anciens propriétaires de maisons dans les bourgs devinrent des industriels et des commerçants fortu-

nés, ainsi il se constitua une bourgeoisie citadine estonienne consciente et assez cultivée. L'intensificaton de l'industrie et du commerce favorisa la formation d'un prolétariat industriel, en particulier également à Tallinn; il se recrutait principalement parmi les éléments ruraux émigrés à la ville, qui n'avaient pas de terre et à qui la campagne n'offrait plus assez de possibilités d'existence. A la même époque commença à grandir dans les villes une classe d'intellectuels, exerçant des professions libérales, de mentalité estonienne, consciente de sa nationalité. Toutes ces classes, déjà fortement différenciées par leur physionomie sociale et leur mentalité, se trouvaient dans une situation également abaissée. Toutes étaient troublées par la pression politique et culturelle de la bureaucratie russe, qui leur inspirait un esprit d'opposition contre le régime en vigueur.

La différenciation sociale qui s'était développée en Estonie commença au tournant du XX-e siècle à avoir également ses répercussions dans la vie politique, qui manifesta alors un nouveau sursaut d'activité. Cela apparut surtout dans la ville universitaire de Tartu; cette ville constituait un point de concentration pour la classe cultivée estonienne en croissance et par suite un des centres intellectuels estoniens les plus importants. Parmi ce corps d'étudiants, aux aspects les plus divers, qui s'y trouvait réuni et dont les représentants étaient pleins de l'esprit d'opposition propre aux minorités nationales russes, l'opposition nationale estonienne reçut de nouveau une impulsion stimulante et féconde. Tartu se trouve aussi au milieu de l'Estonie méridionale, de population plus dense et plus riche, à cette époque en contact plus étroit avec son arrière-pays, avec la classe des fermiers propriétaires de l'Estonie méridionale, dont la situation, la crise passant, commençait à s'améliorer de nouveau, par le développement du coopératisme et l'intensification de la culture.

Les éléments les plus modérés parmi les propriétaires de fermes et les personnes cultivées, d'accord au point de vue national, trouvèrent un chef énergique dans Jaan Tônisson, qui en 1896 devint rédacteur en chef du journal „Postimees". C'est de ce moment également qu'on date d'ordinaire ce qu'on appelle la renaissance de Tartu. Honnête, ayant de grandes idées, conscient et hardi, Jaan Tônisson trouva une plus large audience pour l'idéal national estonien, écarta les apôtres de la russification du genre de Grenzstein, et joua pour quelque temps le rôle incontesté de chef nationaliste.

Il garda dans son activité quelques traditions de Jakobson, mais il s'apparentait en même temps à Hurt par son moralisme fortement souligné et ses rapports amicaux avec l'église protestante. Tônisson stimula avec beaucoup de zèle l'affirmation nationale estonienne dans le sens de l'économie, de la culture et de la politique, mais en même temps il soulignait nettement sa loyauté à l'égard de l'état russe. Il visait aussi à une collaboration avec les éléments allemands, à laquelle il posait comme condition préliminaire l'égalité complète des droits dans l'organisation et le développement des affaires de la petite patrie. Mais comme les Allemands n'acceptaient pas cette condition, il lui arriva maintes fois d'avoir avec eux de très graves conflits.

Au commencement du XX-e siècle, les idées socialistes commencèrent aussi à prendre pied dans la classe estonienne cultivée, principalement par l'intermédiaire d'étudiants influencés par le mouvement libéral russe. Le journal „Uudised" fondé en 1903 à Tartu par P. Speek propagea ces idées d'abord avec réserve, puis ouvertement dès 1905. En polémiquant avec les „Uudised", Tônisson déclara l'excitation à la haine de classe dangereuse du point de vue national, et particulièrement pour un petit peuple comme le peuple estonien. La polémique entre les deux journaux dura jusqu'à la suppression des „Uudised" par les autorités à la fin de 1905. En même temps le socialisme prit pied également parmi les ouvriers de Tallinn où l'ouvrier russe, Kalinine (plus tard président du comité central de l'Union soviétique) envoyé là en résidence, établit les premières sections du parti ouvrier social—démocrate russe.

A Tallinn se concentrèrent les éléments estoniens radicaux, en particulier de nuance socialiste, autour du journal „Teataja" fondé en 1905 par Konstantin Päts (actuellement président da la République estonienne). Lui-même radical modéré, K. Päts montrait à cette époque une grande tolérance et donnait volontiers place dans son journal aux tendances orientées plus à gauche. En raison de sa composition hétérogène et aussi des obstacles de la censure, le groupe de „Teataja" ne présenta pas de programme politique tout à fait clair. Le seul trait qui à vrai dire unissait les éléments groupés autour de „Teataja", était la prépondérance accordée à la question économique. „Teataja" s'efforcait de remplacer l'idéologie idéaliste cultivée par le cercle de Tônisson par un matérialisme historique, selon lequel les rap-

ports économiques déterminent la marche et la direction du développement social. Le peuple estonien lui aussi se compose de couches diverses, qui, en affermissant leur base économique, doivent lutter pour les intérêts vitaux de leur classe. En particulier pour les classes pauvres du peuple les questions économiques sont des questions vitales. C'est pourquoi „Teataja" essaie de mettre en lumière ces questions justement du point de vue des intérêts des masses populaires et de développer la conscience de classe de ces dernières. Reconnaissant aussi le sentiment national comme un phénomène naturel et positif dans la vie des peuples, „Teataja" souligne pourtant qu'il ne faut pas y voir une idée séparée de la vie; en outre l'idée de fraternité des peuples est un idéal plus élevé que celle de conscience nationale.

Ces mots d'ordre de "Teataja" firent une sensation profonde dans la vie publique estonienne. Le cercle de "Postimees", qui dans ces questions avait un point de vue diamétralement opposé, vit une provocation dans la mise en vedette de l'économique. Il attaqua violemment "Teataja" et l'accusa de saper les fondements de la vie morale du peuple, de nier l'idée nationale et de répandre un bas matérialisme. Dans son idéalisme moral basé sur la foi et l'idée de nation, le cercle de "Postimees" voyait dans l'économisme réaliste de "Teataja" une idéologie nocive, étrangère au peuple estonien, importée du dehors, qui faisait naître des divisions artificielles dans le peuple estonien jusqu'alors uni. Une autre divergence entre les deux groupes était la question de l'orientation politique. Tandis que "Teataja" avait des dispositions bienveillantes vis-à-vis des forces démocratiques russes, attendait de leur victoire un avantage pour l'Estonie et pour ce motif soutenait les efforts des libéraux russes, "Postimees" n'attendait rien de bon du côté de l'est et mettait les Estoniens en garde contre l'ingérence dans les affaires russes. Si "Postimees" accusait "Teataja" de russophilie, ce dernier reprochait au cercle de "Postimees" de subir dans ses conceptions une forte influence des idées germano-baltes. Ces positions générales causaient aussi des divergences dans beaucoup de questions de détail. C'est ainsi que la parution de "Teataja" marqua une certaine crise dans la vie publique estonienne. Elle amena dans l'Estonie septentrionale, où ce journal eut un plus grand retentissement, une phase toute particulière du réveil national et fit de Tallinn un centre important

de la politique estonienne à côté de Tartu qui avait dirigé jusqu'alors.

Toutes ces tendances politiques nouvelles, qui prouvent l'énergie nationale estonienne, se manifestèrent dans le mouvement de libération de 1905. Ce mouvement embrassa largement toutes les couches de notre peuple, les attira d'une manière ou d'une autre dans l'arène de la pensée et de l'action politique. La révolution de 1905 montra clairement les rapports politiques et sociaux, augmenta et rafraîchit la volonté et la capacité de lutte de la société estonienne. Quoique cette révolution aît été étouffée dans le sang, elle se révéla pourtant, avec ses dures expériences, comme une bonne école pour le peuple estonien; car, le célèbre patriote italien G. Mazzini l'a dit avec raison, "le martyre n'est jamais stérile". Après avoir traversé diverses périodes de dures souffrances, le peuple estonien ne s'est pourtant pas brisé, mais il a crû et mûri intérieurement et il a trempé sa volonté d'action et son ardeur au travail. C'est pourquoi il est apparu prêt à l'indépendance nationale au moment où une conjoncture favorable l'a mise entre ses mains.

COMPTE-RENDU DE LA III-E CONFÉRENCE PLÉNIÈRE DE LA FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES DE L'EUROPE ORIENTALE.

SÉANCE PLÉNIÈRE.

Zurich, l'Ecole Polytechnique Fédérale, salle 33d, le 26 août 1938.

Etaient présents MM.:

1. Prof. dr. A. R. Cederberg — (Helsinki).
2. Prof. dr. A. Florovskij — délégué de la Société Historique Russe (Praha).
3. Prof. dr. O. Halecki — délégué de la Société Polonaise d'Histoire (Warszawa).
4. Prof. dr. M. Handelsman — délégué de la Société des Sciences (Warszawa).
5. Dr. Vera Kosinová-Jenšovská — délégué du Cercle Historique (Praha).
6. Dir. dr. Jenšovsky — délégué des Archives Nationales de Bohême (Praha).
7. Doc. dr. Kalista — délégué du Club Historique (Praha).
8. Prof. dr. M. Korduba — délégué de l'Institut Scientifique Ukrainien (Warszawa); de la Société des Sciences et des Lettres Chewtchenko (Lwów).
9. Prof. dr. E. Lukinich — (Budapest).
10. Dir. dr. W. Łopaciński — délégué de la Société Polonaise d'Histoire (Lwów).
11. Prof. dr. J. Mačurek — délégué de la Faculté des Lettres de l'Université Massaryk (Brno) et de l'Institut Slave (Praha).

12. Prof. dr. B. Mendl — délégué des Archives des Affaires Etrangères et de la Société Šafaryk — (Praha).
13. Prof. dr. P. Moutafčiev — délégué de l'Université de Sofia.
14. Prof. dr. O. Odložilik — délégué de la Société Royale des Sciences et des Lettres (Praha).
15. Prof. dr. M. Paulová — délégué de la Faculté de philosophie de l'Université Charles (Praha).
16. Prof. dr. Prokeš — délégué de l'Association des Archivistes Tchécoslovaques (Praha).
17. Prof. dr. W. Semkowicz — délégué de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres (Kraków).
18. Prof. dr. K. Stloukal — délégué de l'Académie Tchèque des Sciences et des Arts (Praha).
19. Prof. dr. P. Tarvel — délégué de la Société Académique d'Histoire (Tartu).
20. Prof. C. L. Wharton — délégué de School of Slavonic Studies, University of London.
21. Doc. dr. S. Wysłouch — délégué de l'Institut Scientifique de l'Est Européen (Wilno).

En qualité de l'hôte était présent M. Michel Lhéritier secrétaire général du Comité International des Sciences Historiques.

Le président prof. Lukinich ouvre le séance à 10 h. [15] et prononce le *discours inaugural:*

Etant actuellement le premier vice-président de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale, j'ai l'honneur de saluer les membres de la Fédération ici présents et d'ouvrir le *première séance plénière.*

Notre séance d'aujourd'hui devait originairement être une séance jubilaire. Nous voulions commémorer sous une forme solennelle le dixième anniversaire de notre Fédération, constituée à Varsovie en juillet 1927. Beaucoup d'entre nous ont pris part à cette fondation, et nous nous souvenons encore vivement du grand mouvement d'intérêt qui l'a accompagnée et favorisée. Nous étions convaincus que cette nouvelle organisation scientifique comblait une lacune, en unissant dans un travail commun, au service d'objectifs communs, des groupes de chercheurs qui jusque-là travaillaient séparément. Aujourd'hui, dix ans après, nous pouvons constater que

les espoirs, que nous avions alors conçus, ne sont pas intégralement réalisés. Mais existe-t-il une oeuvre humaine qui puisse accomplir en son intégrité la tâche que ses fondateurs se sont proposée? En revanche, il est hors de doute que la Fédération remplit un rôle considérable et exerce une action extraordinairement importante, en ce sens qu'elle a rapproché les uns des autres les historiens groupés dans son sein, qu'elle a atténué les antagonismes qui pouvaient les séparer et qu'elle s'est efforcée de créer une atmosphère de compréhension amicale entre les historiens de pays qui témoignaient les uns envers les autres une grande froideur ou des dispositions inamicales. On peut constater aussi que, grâce à la connaissance personnelle et aux rapports d'amitié, les contacts scientifiques sont devenus plus directs, les recherches scientifiques plus faciles et que bien souvent les frontières séparant les Etats se sont en quelque sorte spiritualisées. Ce sont là de grands résultats et qui justifient le raisonnement des fondateurs et leur foi en la vitalité de leur oeuvre. Mais d'autre part il est certain aussi que, même sur ce terrain, il reste encore beaucoup à faire à la Fédération.

Mais la tranquille satisfaction que nous procure un examen objectif des dix premières années d'activité de la Fédération et la joie dont nous remplirait le dixième anniversaire de sa fondation, que nous célébrons actuellement, sont troublées et attristées par le fait que nous avons perdu, au cours de l'année 1937, deux hommes auxquels la Fédération devait une grande part des résultats atteints et que pour cette raison même, à l'occasion du dernier congrès, le respect et la confiance de leurs collègues avaient élevés au fauteuil, l'un de président, l'autre de vice-président.

La Fédération ne saurait passer à l'ordre du jour sur la perte de deux savants aussi éminents que l'étaient *Jaroslav Bidlo,* son dernier président, et *Stanislas Zakrzewski,* son vice-président et l'un de ses membres les plus actifs. Par l'oeuvre de leur vie entière, tous deux ont donné l'exemple, en montrant comment il faut cultiver la science historique, comment il faut élever la jeunesse confiée à nos soins et comment il faut mettre l'étude de l'histoire au service de la patrie. Tous deux furent historiens dans l'âme, tous deux se préparèrent à leur carrière avec la résolution de cultiver l'histoire en se conformant au fameux principe de Tacite, de chercher la vérité pour s'en faire les apôtres convaincus. L'amour de la vérité et leurs efforts pour établir les faits les poussèrent l'un et l'autre à de vastes et pénibles recherches dans les archives. De là vient la sûreté de

leur information, qu'il s'agisse de la bibliographie ou des documents se rapportant aux questions traitées par eux.

Jaroslav Bidlo s'intéressait surtout à l'histoire de l'Europe orientale. Tous tant que nous sommes ici, nous nous rappelons l'étude de grande envergure dont il donna lecture à Varsovie, au Congrès International des Sciences Historiques, en 1933, sur ce qu'il faut comprendre par la notion d'*Europe orientale*. Sur cette question, il était peut-être l'homme le plus compétent pour montrer la direction à suivre et élucider les concepts: ayant fait ses études à Cracovie, à Moscou et à Saint-Pétersbourg, il connaissait à fond l'histoire de la Pologne et celle de la Russie, ainsi que les archives conservées en ces deux pays, de sorte qu'il lui fut donné de connaître de près non seulement l'histoire des nations polonaise et russe, mais aussi l'esprit qui se dégage de leur histoire et la mentalité des deux nations. Il est tout naturel que Bidlo, chez qui le sentiment national tchèque était très fort, se soit, sous l'effet des luttes politiques soutenues par les jeunes Tchèques, au temps de sa propre jeunesse, contre le centralisme autrichien, ainsi que de ses années d'études à l'étranger et de l'âge, affermi dans la conviction qu'un grand avenir attendait, non seulement son peuple, mais la race slave en général. Il sentait que sa mission à lui, qui connaissait bien les langues slaves et qui était parfaitement familiarisé avec les sources de l'histoire des nations slaves, était de coopérer à la formation d'un esprit national et d'une idéologie slaves uniques. C'est ce qui explique que, dans ses oeuvres historiques, appuyées sur une riche documentation et construites selon les méthodes scientifiques, il s'attache surtout à l'histoire générale des peuples slaves et étudie de préférence les époques où l'on peut constater l'existence d'un esprit et d'objectifs slaves communs. Son oeuvre témoigne de qualités historiques si éclatantes que la Fédération l'avait élu président à l'unanimité, en 1933.

Stanislas Zakrzewski fut l'un des plus grands esprits de Pologne. Que ce soit comme chercheur, comme professeur ou comme organisateur, il occupe dans l'histoire de la science polonaise une place également distinguée. L'histoire de la Pologne au moyen âge était sa spécialité et ses études en ce domaine, dont les materiaux sont puisés surtout aux archives du Vatican et à d'autres archives de l'étranger, sont un travail de pionnier. Président de la Société Historique Polonaise, il réorganisa cette ancienne et célèbre association savante, dont il élargit le champ d'activité, comme l'exigeait

le territoire de la nouvelle Pologne. La Société Historique Polonaise est aujourd'hui l'une des associations scientifiques les mieux organisées de l'Europe, l'une des plus indépendantes au point de vue matériel, l'une de celles dont les travaux donnent les plus grands résultats. C'est au nom de Zakrzewski que se rattache l'organisation de deux congrès des historiens polonais, celui de Poznań en 1925 et celui de Varsovie en 1930. Les proportions de ce dernier furent telles et ses résultats si précieux qu'il s'éleva véritablement à la hauteur d'un évenement européen. Quand la Fédération élut vice-président Stanislas Zakrzewski, en 1933, ce fut aussi dans l'espoir que son exceptionnel talent d'organisateur, auquel venaient s'ajouter la spontanéité de sa personnalité et l'aménité de son accueil, contribueraient grandement à seconder nos travaux. Mais les Parques tranchèrent le fil de sa vie au moment où il aurait pu enfin voir couronnée son activité et surtout se réjouir du puissant élan qui a porté la science historique polonaise au premier rang dans la vie intellectuelle de l'Europe, élan dans lequel il avait eu une si grande part.

Je le répète: nous ne saurions passer simplement à l'ordre du jour sur la perte de ces deux grandes personnalités de l'historiographie de l'Europe orientale. C'est pourquoi je propose de prier l'excellent rédacteur du Bulletin d'Information de faire en sorte que puissent paraître dans le prochain numéro des nécrologies où soient appréciées comme elles le méritent l'oeuvre et l'importance tant de Jaroslav Bidlo que de Stanislas Zakrzewski. Je propose en outre que le présent congrès adresse une dépêche de condoléances au bureau de la Société Historique Polonaise et à l'Académie des Sciences tchèque, à Prague, la Fédération chargeant le bureau de rédiger et d'envoyer ces télégrammes.

Je prie M. le Secrétaire général Łopaciński de bien vouloir donner lecture de son rapport sur l'activité de la Fédération de 1933 à 1938.

Le secrétaire général dir. Łopaciński présente son rapport:

Rapport du Sécrétaire Général de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale.

Il y a juste cinq ans que la deuxième Conférence Plénière des délégués de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale a eu lieu à Varsovie le 19 et 20 août 1933.

Le compte-rendu détaillé des séances de cette Conférence ainsi que les procès-verbaux des réunions du Comité Exécutif, du Comité de Rédaction du Bulletin, de la Commission du Dictionnaire des Antiquités Slaves, de la séance plénière partie administrative et partie scientifique, ont été publiés dans le Bulletin, volume V, page 152—182. Etant donné que ce volume a été en son temps envoyé à tous les membres de la Fédération, il est inutile, autant qu'il me semble, de relire tous ces procès-verbaux.

Je me permets donc, Messieurs, de vous rappeler que c'étaient les modifications des Statuts de la Fédération, proposées par le Comité Exécutif et adoptées à l'unanimité par les membres de la dite Conférence, qui constituaient l'objet le plus important de ses travaux.

Suivant ces modifications, concernant les articles 4, 5, 7 et 11, les Conférences Plénières ne devaient être convoquées tous les deux ans, mais tous les cinq ans. Le Comité exécutif élu également pour une période de cinq ans, et non pour celui des deux ans, devait se réunir en séance tous les deux ans.

Conformément à cette modification et en accord avec l'art. 4 des statuts, exactement cinq ans après la II-ème Conférence du 1933 ayant eu lieu à Varsovie, nous sommes à la III-me du 1938 à Zurich.

En accord également avec la modification adoptée à l'art. 11 des Statuts nous avons eu en 1935 la séance du Comité Exécutif à Budapest, ce dont je parlerai encore dans la suite.

C'est l'activité de la Fédération au cours de la période de cinq ans soit depuis le mois d'août 1933 jusqu'au mois août 1938, qui fera la matière de mon rapport.

Vu, que l'activité de la Commission du Bulletin d'Information des Sciences Historiques en Europe Orientale, ainsi que celle du Dictionnaire des Antiquités Slaves seront l'objet des rapports speciaux, que nous aurons l'occasion d'entendre tout à l'heure, je me bornerai, Messieurs, à vous parler de l'activité du Comité Exécutif et du Secrétariat Général. D'autre part le Comité Exécutif a publié dans notre Bulletin (VIII, 202—208) le rapport du Secrétaire Général pour la période du 21 août 1933 jusqu'au 15 septembre 1935, rapport présenté à la séance du Comité Exécutif à Budapest le 23 septembre 1935.

Bien que ce rapport soit publié, je crois de mon devoir de vous communiquer, Messieurs, son contenu, ne fût-ce que dans un résumé aussi succinct que possible, en le suppléant bien entendu de

mon rapport sur l'activité du secrétariat général depuis de 15 septembre 1935 jusqu'à la convocation de la présente Conférence.

Et d'abord à mon plus grand regret, je dois déplorer la mort de trois grands savants, qui ont été revêtu des plus hautes fonctions dans notre institution.

Le 29 octobre 1933, deux mois après la clôture de la deuxième Conférence Plénière, est mort Jan Bedrich Novák le premier président de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale, Directeur des Archives Nationales Tchèques, savant illustre, infatigable organisateur du travail scientifique, dont les éminentes qualités d'esprit et de coeur étaient profondément appréciées par tous ceux qui ont collaboré avec lui.

La Fédération a rendu hommage à la mémoire de son premier Président decédé, en insérant dans le volume VI (page 7—10) une caractéristique de sa personnalité en tant que savant et homme, redigée par le professeur Josef Šusta.

Le 15 mars 1936 est mort Stanisław Zakrzewski, grand historien, professeur à l'Université Jean-Casimir à Léopol, Président de la Société Polonaise d'Histoire, un des principaux fondateurs de la Fédération et son vice-président. En qualité de cette fonction il a présidé à la Deuxième Conférence, vu l'absence du Président Novák, déjà malade à ce moment.

Dernièrement, le 1 décembre 1937 est mort Jaroslav Bidlo, éminent savant, investigateur infatigable de problèmes de la réforme réligieuse, brillant historien de Byzance et du Monde Slave, professeur à l'Université Charles à Prague, deuxième président de la Fédération.

Mon vénérable predecesseur le professeur Lukinich a déjà rendu hommage à la mémoire de ces trois savants illustres; — je me permets en ma qualité de leur collaborateur le plus proche au sein de la Fédération de présenter ici mes plus profonds regrets et mes sentiments les plus dévoués à leur mémoire.

*

* *

Au cours de la période quinquennale, quelques nouveaux membres se sont inscrits à notre Fédération à savoir:

1) Le Comité Hellénique des Sciences Historiques à Salonique. C'est la première organisation héllenique qui fait partie de notre Fédération.

Ensuite tout un groupe des institutions scientifiques roumaines qui sont également les premières et notamment:

2) L'Académie Roumaine à Bucuresti,
3) L'Institut pour l'Étude du Sud-Est Européen à Bucuresti,
4) Le Comité National des Historiens Roumains à Bucuresti,
5) L'Institut de Byzantinologie à Bucuresti,
6) L'Institut d'Histoire Nationale de l'Université à Cluj.

Parmi les Membres de la Fédération ont eu lieu les changements suivants:

7) La Société pour l'Étude de l'histoire de Montenegro à Beograd, entrée à la Fédération au mois de juillet 1934 a quitté la Fédération en février 1938. A sa place s'est inscrite la Société d'Histoire à Cetigné.
8) Au mois d'octobre 1933 est entré à la Fédération l'Institut Scientifique Ukrainien à Varsovie.
9) Au mois d'avril 1935 sont entrés à la Fédération les Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Prague.
10) Au mois de novembre 1936 est entrée à la Fédération la Faculté des Lettres de l'Université Massaryk à Brno.
11) Au mois de novembre 1937 est entré à la Fédération le Comité Tchécoslovaque des Sciences Historiques (Československa Společnost Historicka) à la place du Cercle Historique (Historičky Spolek) qui a quitté en même temps la Fédération.

La liste complète des membres de la Fédération comprend en ce moment 41 positions.

1. Académie Hongroise des Sciences et des Lettres (Magyar Tudomanyos Akademia) — Budapest, V, Akadémia utca 2.
2. Académie Polonaise des Sciences et des Lettres (Polska Akademia Umiejętności) — Kraków, Sławkowska 17.
3. Académie Roumaine (Academia Romåna) — Bucuresti, Calea Victoriei 135.
4. Académie Tchèque des Sciences et des Arts (Česka Akademia Vêd a Umêni) — Praha.
5. Archives Nationales de Bohême (Cesky Zemsky Archiv) — Praha, IV Belcredino Tr.
6. Archives du Ministère des Affaires Etrangères — Praha.
7. Association des Archivistes Tchécoslovaques (Ceskoslovenska Archivni Společnost) — Praha, Bredovska ul. 6.

8. Comité Tchécoslovaque des Sciences Historiques — Praha, Staromestske nám., Radnice.
9. Club Historique (Klub Historicky) — Praha, Smetanovo nám. 55.
10. Comité Hellenique des Sciences Historiques — Salonique, Hotel Mediterranean.
11. Comité National des Historiens Roumains — Bucuresti, I. str. Banu Mărăcine.
12. Faculté des Lettres de l'Université Pierre Pázmány — Budapest, VIII, Múzeum Körút, 6—8.
13. Faculté des Lettres de l'Université Masaryk — Brno, Falkensteinerova 14.
14. Faculté des Lettres de l'Université Charles — Praha, Smetanovo nám. 55.
15. Faculté des Lettres de l'Université — Poznań, Zamek.
16. Faculté des Lettres de l'Université Lettonne (Filologijas un Filosofijas fakultate Latvijas Un.) — Riga.
17. Faculté des Lettres de l'Université — Sofia, Šypka 4.
18. Faculté des Lettres de l'Université Joseph Piłsudski — Warszawa, Krakowskie-Przedm. 26/28.
19. Faculté des Lettres de l'Université Jean Casimir — Lwów.
20. Institut d'Etudes Slaves (Slovansky Ustav) — Praha, Lobkovický Palác.
21. Institut d'Histoire de l'Université Reine Elisabeth (M. Kir. Erzsebet Tudományegyetem Törtenelmi Intezet) — Pecs.
22. Institut Pontifical des Études Orientales (Institutum Pontificium Orientalium Studiorum) — Roma, Piazza S. Maria Maggiore 7.
23. Institut pour l'Etude du Sud-Est Européen — Bucuresti, 1. Str. Banu Mărăcine.
24. Institut Scientifique de l'Est Européen (Instytut Naukowo-badawczy Europy Wschodniej) — Wilno, Arsenalska 8.
25. Institut Scientifique Ukrainien (Ukrainskij Naukovyj Institut) — Warszawa, Służewska 7 m. 4.
26. Institut de Byzanthinologie — Bucuresti, 1. Str. Banu Mărăcine.
27. Institut d'Histoire Nationale de l'Université — Cluj.
28. Musée National Ukrainien (Ukrainskyj Nacjonalnyj Muzej) — Lwów, Mochnackiego 42.

29. Institut d'Etudes Slaves — (School of Slavonic Studies, University of London) — London W. C. 1., Malet Str.
30. Société Académique d'Histoire (Akadeemiline Aljaloo-Selts) — Tartu.
31. Société Historique Hongroise (Magyar Törtenelmi Tarsulat) — Budapest, Országos Lévéltár, Becsi Kapu-tér 4.
32. Société Historique Yougoslave (Jugoslovensko Istorisko Društvo) — Beograd, ul. Bana Jelačiča 17, c/o Dr. V. Novák.
33. Société Historique Russe — Praha, Bubenec, Buckova 597, c/o Prof. P. Ostroukhoff.
34. Société Philomatique (Poznańskie Tow. Przyjaciół Nauk) — Poznań, Sew. Mielżyńskiego 26/7.
35. Société Polonaise d'Histoire (Polskie Towarzystwo Historyczne) — Lwów, Uniwersytet.
36. Société Royale des Sciences et des Lettres (Kral. Česka Společnot Nauk) Praha, I, Klementinum.
37. Société des Sciences et des Lettres (Lwowskie Towarzystwo Naukowe) — Lwów, ul. Kościuszki 9.
38. Société des Sciences et des Lettres de Chevtchenko (Naukove Tovaristwo imeni Schevchenka) — Lwów, ul. Czarnieckiego 26.
39. Société des Sciences et des Lettres (Warszawskie Towarzystwo Naukowe) — Warszawa, Pałac Staszica, N. Świat 72.
40. Société d'Histoire à Cétigné.
41. Union Académique Russe — Paris, 96, Boulevard Raspail.

Je constate avec plaisir qu'en comparant la liste actuelle avec celle présentée par moi aux membres de la II-me conférence l'année 1933 à Varsovie nous y voyons une augmentation de dix positions.

Conformément à l'art. 23 des Statuts je vous propose, Messieurs, de ratifier les changements susmentionnés parmi les membres de la Fédération arrivés au cours de cinq années dernières.

L'activité du secrétariat général se manifesta en premier lieu par l'organisation de la réunion des autorités de la Fédération à Budapest le 23 et 24 septembre 1935. Pour des causes indépendantes du secrétariat général n'y avaient lieu que des séances du Comité Exécutif et du Comité de Rédaction du Bulletin. La séance de la Comission du Dictionnaire ne fut pas convoquée. Le compte-rendu détaillé de débats de Budapest se trouve dans le Bulletin,

volume VIII (page 199 — 219). Ce volume a été envoyé à tous les membres de la Fédération il y a quelques mois.

Au cours de ces cinq années le sécrétariat général a reçu 278 lettres et a expédié 264 lettres et 10 circulaires, en somme 274.

Cette correspondance comprend, en plus d'échange périodique des lettres avec feu le président de la Fédération prof. Jaroslav Bidlo et avec son successeur en fonction M. le vice-président prof. Eméric Lukinich, les positions suivantes les plus importantes.

1-o une correspondance avec les institutions historiques finlandaises, grecques, roumaines, yougosloves, tchèques et ukrainiennes au sujet de leur adhésion à la Fédération, faisant en partie suite aux voeux exprimés à la II-e Conférence des Déléguées à Varsovie 1933 (voire Bulletin V, 175); et aux résolutions prises au cours de la séance du Comité Exécutif en septembre 1935 à Budapest (vide Bulletin VIII, 211).

2-o une correspondance avec le Comité de Rédaction du Dictionnaire des Antiquités slaves;

3-o une correspondance concernant la convocation de la session de Budapest 1935 et de la Conférence actuelle. Cette correspondance a été supplée par les entretiens du secrétaire général avec le Président Bidlo lors de son séjour à Varsovie au mois de décembre 1934, et avec M. le vice-président Lukinich lors se son séjour à Varsovie au moi d'août 1937;

4-o enfin une correspondance relative à l'exécution des résolutiens prises au cours de la séance du Comité Exécutif 1932 à Prague et adoptées par la II-me Conférence des Déléguées à Varsovie 1933, résolutions concernant l'organisation d'un échange de publications entre les membres de la Fédération (vide Bulletin V, 169).

En cette dernière matière le secrétariat général a agi comme suit: déjà après la séance du Comité Exécutif à Prague mai 1932, on a demandé à toutes les institutions, qui à cette époque étaient membres de la Fédération au nombre de 31 ,de nous envoyer l'index de leurs publications pouvant être échangées. 12 membres ont communiqué leurs réponses jusqu'au mois de janvier 1933. En mars 1933 un nouvel appel a été lancé aux autres 19 membres. 8 membres ont répondu jusqu'au mai 1933. En somme on a donc reçu 20 réponses, qui ont servi à dresser un index général de publications. En juin 1933 cet index, accompagné d'une lettre d'explication, a été expédiée à tous les membres de la Fédération. J'avais déjà l'hon-

neur de communiquer des renseignements sommaires sur ce procédé du secrétariat général au cours de la II-me Conférence de Délégués tenue à Varsovie en août 1933 (voir Bulletin V, 169 —170). A partir de l'année 1934, à mesure que des nouvelles institutions s'incrivaient elles se trouvaient informées de cette action et invitées à communiquer l'index de leurs publications. Sept nouvelles réponses ont été déjà reçues (donc en tout 27 — voir liste: Bulletin VIII, page 206 — 207). Ces réponses servent à l'établissement d'un appendice à l'index. Pour qu'il soit en tant que possible complet, il est de notre devoir de nous adresser encore aux quelques membres. Nous tâcherons d'achever cet appendice et de l'expédier aux membres de la Fédération dans la première moitié de l'année 1939.

Nous conformant d'une façon la plus stricte aux statuts de la Fédération dont l'art. 4 (Bulletin V, 175) déclare, que „les délégués des membres adhérant à la Fédération se réunissent tous les cinq ans en une conférence des délégués tout comme les Congrès Internationaux des Sciences Historiques, en les précedant d'un an", nous désirions tout d'abord, afin de bien satisfaire cette dernière condition, de convoquer exceptionellement la III-me Conférence non après cinq ans, mais après quatre ans en suite de la II-me conférence, c'est à dire au mois de septembre 1937. Dans ce sens, au cours de la séance du Comité Exécutif le 23 septembre 1935 à Budapest, a été prise la résolution (Bulletin VIII, 211) „que la III-me Conférence Plénière de Délégués — ainsi que la session ordinaire du Comité Exécutif, qui la précédera immédiatement, doit être convoquée en principe en 1937, elle aura lieu (sur la proposition de M. le professeur Schmidt) à Graz. La date précise sera fixée par le Bureau de la Fédération après s'être entretenu avec M. le professeur Schmid".

Cependant l'idée de la convocation de la III-me Conférence pour le début de l'automne 1937 devait être abandonnée par suite du manque absolu des moyens pécuniaires nécessaires pour la réalisation de ce projet. Ce manque fut causé par les arrièrés des versements des cotisations normales par les membres de la Fédération.

Cet état de choses, m'a obligé de m'adresser en décembre 1936 au Président Bidlo et de lui proposer de soumettre la résolution prise à Budapest à une révision en ce seans qu'on puisse organiser la III-me conférence à l'occasion du VIII-me Congrès International des Sciences Historiques convoqué pour le mois d'août 1938, à Zurich. A mon avis la réunion de ces deux congrès en même temps

facilíterait dans une certaine mesure la réunion des délégués, vu les difficultés en matière des passeports et des devises existant dans différents pays.

Mon point de vue a été adopté en principe aussi bien par le Président Bidlo, que par le Vice-président M-le prof. Lukinich et M. le Professeur Schmid.

Au cours de la correspondance échangée à ce sujet, les cotisations ont commencé à rentrer de l'été 1937, ce qui a fait possible entretenir une correspondance plus étendue. Nous avons, M. Lukinich, M. Schmid et moi, décidé définitivement en hiver 1937/8 (précisemment le 2 février 1938) de convoquer la III-me Conférence Plénière pour le mois d'août 1938 et notamment à Zurich, après une entente préalable avec M. le professeur Hans Nabholz, Président du Comité d'Organisation du VIII-me Congrès des Sciences Historiques. Au mois de mars 1938 nous avons adressé une circulaire à toutes les institutions — membres de la Fédération, ainsi que personellement à tous les membres du Comité Exécutif et du Comité du Bulletin, ainsi qu'à ceux de la Commission du Dictionnaire et de la Commission de Révision.

C'est avec le plus grand plaisir que je me permets d'exprimer ici même, notre vive reconnaissance et nos sincères remerciements au professeur Hans Nabholz, ainsi qu'à M. le Dr. Georges Hoffmann, Secrétaire du Comité d'Organisation du Congrès, pour leur bienveillance envers nos démarches et pour la mise des salles à la disposition de nos séances.

Nous avons aussi échangé des lettres avec M. le Secrétaire Général du Comité International des Sciences Historiques, le prof. Lhéritier.

Vous rendant compte de mon activité, je crois de mon devoir de vous informer, que notre Fédération a été invitée en mai 1937 de prendre part au jubilé cinquantenaire de la Société Polonaise d'Histoire, les 5 et 6 juin 1937. Notre Fédération y a été représentée par M. le Rédacteur du Bulletin, le professeur Marceli Handelsman et par le Secrétaire Général. Le président de la Fédération Prof. Bidlo adressa une lettre de félicitations.

Au mois de juin 1937 notre Fédération a été invitée à la fête de la quarantenaire de la Société des Amis d'Histoire et des Monuments de Cracovie. Le Sécrétaire Général de la Fédération a adressé un télégramme de félicitations.

Au mois de septembre 1937 nous avons reçu un avis signé par M. le Professeur Jorga, nous annonçant le création à Bucarest sur l'initiative du Gouvernement Royal Roumain de l'Institut pour l'Étude de l'Histoire Universelle, et nous invitant à la collaboration. En réponse à cette lettre, nous avons adressé au Directeur d'Institut M. le Professeur Jorga une lettre de félicitations en invitant l'Institut pour l'Étude de l'Histoire Universelle à devenir membre de la Fédération.

Parmi les autres travaux du Comité Exécutif, je dois citer l'expédition de la circulaire datée du 24 octobre 1937, et signée par le Président et le Trésorier invitant toutes les institutions qui ont declaré d'être prêtes de verser à la caisse du Bulletin des Sciences Historiques en Europe Orientale certaines subventions de réaliser leurs desseins, ce qui malheureusement n'a pas eu lieu. Un certain nombre d'institutions en question ne les a pas versés du tout. Ces versements tardifs rendent difficile la réalisation des intentions du rédacteur de publier les fascicules du Bulletin régulièrement. Cependant il est nécessaire de publier le Bulletin des l'année 1939 d'une manière la plus régulière, c'est-à-dire deux fois par an. Le frais de publication des tomes VII-e et VIII-e, volumes qui ont paru au cours de la période quinquennale 1933 — 1938, ont été payé exclusivement par la Société Polonaise d'Histoire.

Ma fonction, Messieurs, m'oblige d'attirer votre attention sur le fait que conformément à la teneur des art. 5 et 7 des statuts la période quinquennale pour laquelle a été élu notre Comité Exécutif expire. Je vous prie donc, Messieurs, de présenter la liste de neuf candidats, pour le nouveau Comité Exécutif, devant être élus pour une nouvelle période quinquennalle soit pour les années 1938 — 1943.

Ce Comité Exécutif nouvellement élu devra se réunir, encore aujourd'hui, afin de choisir dans son sein le président, trois vice-présidents, un secrétaire général et un trésorier.

Veuillez, Messieurs, présenter des candidats pour le Comité de Rédaction du Bulletin, pour la Commission du Dictionnaire et la Commission des Comptes.

Je dois enfin souligner un fait avantageux et notamment que la Fédération reçoit régulièrement et dans un nombre croissant aussi bien de pays européens que de ceux d'Amérique soit des travaux scientifiques séparés, soit des publications périodiques, publiées par

les institutions faisant partie de la Fédération et par les autres institutions.

Ce fait prouve, que notre Fédération quoiqu'elle soit relativement jeune (elle n'existe que depuis 11 ans) est devenue universellement reconnue.

Voici Messieurs mon rapport en ma qualité du Secrétaire Général et je vous prie, Messieurs, de bien vouloir l'accepter, si vous le considérez suffisant.

M. Michel L h é r i t i e r, secrétaire général du Comité International des Sciences Historiques salue les membres de la Conférence et souhaite le meilleur succès aux débats et aux travaux qui les attendent. Il saisit cette occasion pour présenter au bureau de la Conférence son livre sur l'Europe Orientale à l'époque contemporaine.

M le prof. H a n d e l s m a n, rédacteur en chef du Bulletin d'Information des Sciences Historiques en Europe Orientale présente *le rapport sur l'activité de la Commission du Bulletin.*

Il rappelle que le vol. VIII du Bulletin vient être distribué aux membres de la Fédération.

La situation financière du *Bulletin* est difficile. Deux pays seulement: la Pologne et la Lettonie versent leurs côtisations régulièrement. C'est pourquoi on ne peut publier que 2 volumes par an.

Nos programmes pour l'avenir doivent se borner aux grandes lignes; nous ne pouvons pas établir maintenant de plans détaillés, car tout dépend de fonds dont nous pourrons disposer.

Le rapporteur propose d'annuler les cotisations arrierées mais il invite les institutions-membres de la Fédération de déclarer quelles seront leurs contributions financières pour l'avenir.

Il espère qu'en premier lieu les institutions tchèques, lettonnes et estoniennes hâteront l'envoi des versements de leurs côtisations.

Les numéros suivants contiendront: les communications présentées à la Conférence de Zurich et les compte-rendus tchèque et hongrois. La rédaction se propose de continuer les bulletins dans le caractère actuel.

Les volumes VI — VIII manquent d'index. Il est indispensable de le faire publier le plus tôt possible.

Le rapporteur exprime ensuite l'espoir que la Fédération rêussira à obtenir la collaboration de la Suède, du Danemark et de la Lithuanie pour le Bulletin.

En terminant son rapport M. Handelsman prie l'assemblée de remercier très chaleureusement le secrétaire de la rédaction, M. le doc. Manteuffel des 10 ans de son travail infatigable *(applaudissements).*

M. le directeur Łopaciński, secrétaire général de la Fédération présente le *compte rendu des travaux de la Commission du Dictionnaire des Antiquités Slaves:*

L'état de la santé du professeur Bujak, président de la Commission ne lui permettant pas de venir à Zurich je crois de mon devoir de vous présenter quelques informations sur l'activité de cette commission, d'après les données fournies par M. le prof. Bujak.

La commission a recueilli — grâce à la collaboration des nombreux savants slaves — à peu près 4 000 termes de toutes les branches de l'histoire, de la géographie et de l'étnographie, ayant trait aux antiquités slaves.

Tous ces termes ont été classés — pour toutes les nations slaves ensemble — d'après la division suivante:

antropologie, archéologie classique, archéologie préhistorique, histoire économique et sociale, histoire des lettres, histoire ecclésiastique, histoire de l'art, histoire du droit, histoire militaire, etnographie, culture intellectuelle, culture materielle, géographie physique, géographie historique, sciences auxiliaires de l'histoire.

Ensuite on a dressé un registre alphabétique de tous les mots en question.

Il faut encore vérifier beoucoup de termes, identiques quant à leur signification mais différents dans plusieurs langues slaves. Depuis la fin de l'année 1936 le très mauvais état de la santé du prof. Bujak a ralenti le cours des travaux de la Commission. Vu l'amélioration de sa santé il espère pouvoir les recommencer avec vigueur dès l'automne prochain.

En 1934 le Comité a publié un fascicule d'épreuve du Dictionnaire, qui a été distribué aux membres de la Fédération.

Ajoutons enfin que les dépenses courantes de la Commission étaient couvertes grâce aux subsides accordés par le Fond de la Culture Nationale de Pologne et que la somme de 1000 zł. transmise pour la Commission par la Fédération reste intacte à la disposition du Dictionnaire.

M. le prof. H a n d e l s m a n présente *le rapport de la Commission de révision:*

La commission de révision nommée par la II Conférence de la Fédération le 20 août 1933 composée des soussignés a examiné la comptabilité depuis le 1 août 1933, elle a constaté que toutes les recettes et les dépenses ont été portées dans le livre de compte et que les sommes mises en vue dans celui-ci sont identiques, avec celles indiquées dans les reçus.

(—) Marceli Handelsman

Varsovie, le 21 juin 1938. (—) Adrian Divéky

Le président déclare que la conférence a accordé la décharge au trésorier M. le prof. Korduba.

Le secrétaire général donne lecture de la liste des institutions qui ont presenté le demande d'être admis à la Fédération (voir page 45—6 du présent procès-verbal). Conformément à l'art. 23 des Statuts de la Fédération la Conférence ratifie l'admission des nouveaux membres.

M. le doc. Ma n t e u f f e l propose comme membres du nouveau Comité Exécutif les personnes suivantes:

Prof. Lukinich (Budapest),
Prof. Odložilik (Prague),
Prof. Kętrzyński (Varsovie),
Prof. Spekke (Riga),
Dir. Łopaciński (Varsovie),
Prof. Korduba (Varsovie),
Prof. Florovskij (Prague),
Prof. Tarvel (Tartu),
Prof. Sišič (Zagreb).

Cette proposition est acceptée à l'unanimité.

Professeur K o r d u b a propose comme membres du Comité de Rédaction du Bulletin d'Information des Sciences Historiques en Europe Orientale:

Prof. E. Lukinich (Budapest),
Prof. J. Mačurek (Brno),
Prof. A. R. Cederberg (Helsinki),
Prof. N. Jorga (Bucuresti),
Prof I. Ivanov (Sofia),

Prof. M. Lascaris (Saloniques),
Prof. N. Okunev (Prague),
Prof. H. F. Schmid (Graz),
Porf. A. Spekke (Riga),
Prof. F. Sišić (Zagrzeb).
Doc. T. Manteuffel (Varsovie).

Comme rédacteur en chef du Bulletin: Prof. M. Handelsman (Varsovie).

Comme secrétaire de la rédaction: dr. L. Widerszal.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. le dir. Łopaciński propose d'élire comme membres de la Commission du Dictionnaire des Antiquités Slaves MM.:

Prof. F. Bujak (Lwów),
Prof. P. P. Panaitescu (Bucarest),
Prof. Kniezsa (Budapest),
Prof. A. Florovskji (Prague),
Prof. P. Romanskij (Sofia),
Prof. H. F. Schmid (Graz),
Prof. F. Sisić (Zagreb),
Dir. I. Sviencickyj (Lwów),
Prof. M. Paulová (Prague).

La proposition est adoptée à l'unanimité.

M. le prof. Lukinich propose de renouveler les mandats des membres de la Commission de revision:

Prof. M. Handelsman,
Prof. A. Divéky.

La proposition est adoptée à l'unanamité.

Les président invite les nouveaux élus de constituer les comités, le Comitté Exécutif en particulier.

Il rappelle que — conformémement à l'art. 8 des statuts de la Fédération — le Comité Exécutif choisit dans son sein un président, 3 vice-présidents, un secrétaire général et un trésorier.

Le président lève la séance à 11 heures.

RÉUNION SCIENTIFIQUE DE LA CONFÉRENCE
(le 26 août 1938, 16 h ^{15}, la même salle).

Le président ouvre la séance à 16 h ^{15}.

M. Gagliardi, professeur à l'Université de Zurich, salue

la conférence au nom du comité suisse d'organisation du VIII Congrès International des Sciences Historiques.

Il rappelle les liens nombreux qui unissent la Suisse à l'Europe Orientale, et le grand nombre de Slaves qui avaient fait leurs études à l'Université de Zurich.

Le secrétaire général, dir. W. Łopaciński communique que le nouveau Comité Exécutif se constitua comme suit:

Président: Prof. E. Lukinich;
Vice-présidents: Prof. O. Odložilik,
Prof. St. Kętrzyński,
Prof. A. Spekke;
Secrétaire Général: Dir. W. Łopaciński;
Trésorier: Prof. M. Korduba;
Membres: Prof. A. Florovskij,
Prof. P. Tarvel,
Prof. P. P. Panaitescu.

Le nouveau président de la Fédération, M. Lukinich prend la parole:

Discours du Président.

Recevez, Messieurs, mes remerciements les plus sincères pour le grand honneur que vous m'avez fait en m'élisant président de la Fédération. Le grand intérêt que suscite maintenant la Fédération et le fait que le nombre de ses membres va sans cesse croissant, sont la preuve qu'elle répond à un besoin, qu'elle remplit une mission et que des tâches importantes l'attendent. Je suis particulièrement pénétré de l'importance scientifique de notre Fédération depuis que l'an dernier, en prenant part au congrès historique des Etats baltes, à Riga, j'ai eu l'occasion de me convaincre combien le travail commun des historiens rassemblés en cette ville était propre à résoudre les questions scientifiques et à s'acquitter de tâches en rapport plus ou moins étroit avec l'histoire des pays riverains de la Baltique (mais de nature à intéresser vivement, en raison des résultats atteints et des enseignements qui s'en dégageaient, les historiens des autres Etats du continent européen). Les résultats scientifiques du congrès on été réunis dans un fort volume qui a paru récemment, et qui restera sans nul doute une source précieuse et fréquemment citée pour tous ceux qui s'intéressent aux questions en rapport avec l'histoire des pays baltes.

Le champ d'intérêt de notre Fédération est plus vaste que celui de la fédération des historiens baltes actuellement en train de se constituer d'une façon permanente; en conséquence, la portée scientifique du travail que doit exécuter la Fédération peut soulever, elle aussi, un intérêt plus large. En considérant les leçons des dix années que nous avons derrière nous, il semble permis de constater que la Fédération a progressé, tantôt à vive allure, tantôt plus lentement, vers les buts fixés par ses fondateurs. Il se peut que le résultat n'ait pas été jugé satisfaisant par tous; mais, si nous songeons à l'histoire politique des temps écoulés depuis la fondation, quand plus d'une fois nous avons frôlé la guerre, quand des nations qui naguère encore appartenaient au même camp, se regardaient d'un oeil soupçonneux et jaloux, peut-être même hostile, sous l'influence des vicissitudes de la politique internationale, quand le monde scientifique lui-même subissait plus ou moins l'effet de cette atmosphère d'inquiétude, de haine et de passion, il nous faut bien reconnaître que la Fédération a fait ce qui était humainement possible.

Aujourd'hui, la situation générale n'est pas meilleure qu'auparavant. Notre âme, aujord'hui aussi, est pleine d'inquiétude, nous vivons au jour le jour et nous n'osons pas penser au surlendemain.

La paix de l'âme et les autres conditions du travail scientifique font défaut, aujourd'hui encore, comme elles faisaient défaut précédemment. Et cependant, malgré tout, il nous faut rester fidèles à nos idéals, il nous faut continuer, en dépit de toutes les circonstances contraires ou défavorables, le travail de coopération, il nous faut trouver le chemin de la concorde et y persévérer, afin de préparer la guérison des âmes.

A nous autres historiens incombe une certaine responsabilité historique, puisque les détenteurs effectifs du pouvoir, ainsi que les partis politiques ou les hommes qui aspirent à conquérir ce pouvoir, ont coutume d'invoquer les ouvrages historiques pour justifier leurs prétentions ou leurs théories. Nous devons d'autant plus réfléchir à ce que nous écrivons que si la plume de l'historien peut faire jaillir la source de la paix et des bienfaits, elle peut aussi causer de terribles souffrances aux nations, à des continents entiers, et entraîner la ruine des plus grands trésors de la civilisation.

Pour que l'activité de la Fédération soit efficace, la première condition, à mon avis, est que le Comité exécutif ainsi que les diverses commissions se réunissent plus fréquemment.

Suivant une pratique qui s'est développée récemment, pour des causes indépendantes de notre volonté, les membres de la Fédération ne se rassemblaient pour ainsi dire que tous les cinq ans: ce qui conduirait à une lente régression. Le public, en effet, a l'impression qu'elle ne répond pas à un besoin, qu'elle n'a pas de problèmes distincts à résoudre et qu'elle n'a pas non plus de collaborateurs aptes à la tâche qui est la sienne. En de pareilles circonstances on arriverait facilement à se demander à quel titre la Fédération revendique pour soi une place à part et si les objectifs qu'elle s'est assignés ne pourraient pas être mieux réalisés dans le cadre du Comité international des sciences historiques.

S'il y a une Europe orientale, il y a aussi une histoire de l'Europe orientale. S'il y a une histoire de l'Europe orientale, il s'ensuit qu'il y a aussi, en très grand nombre, des questions historiques dont la solution motive parfaitement l'existence d'un organisme scientifique distinct. C'est à cette constatation que notre Fédération a dû sa naissance il y a dix ans, et la justesse et l'opportunité de cette constatation n'ont pas changé. Aujourd'hui comme avant, la Fédération est une nécessité, comme son champ d'activité propre, mais nous ne devons pas nous contenter de la simple théorie, en ce qui concerne cette vie propre: nous devons insuffler la vie dans l'organisme de la Fédération. Aussi est-il extrêmement désirable que le Comité exécutif et, alternativement les divers comités et commissions, se rencontrent une fois par an, si possible, pour régler les questions surgies entre temps ou résoudre les nouveaux problèmes, et que la Fédération elle-même se rassemble tous les deux ou trois ans et tienne, comme il avait été projeté primitivement, des séances plénières. A ces dernières, on s'attachera principalement à des conférences scientifiques relatives à l'Europe orientale, ainsi qu'à des discussions qui s'y rattacheront. C'est dans cet esprit que se tiendra la réunion de Gratz, projetée pour 1940 et déjà préparée jusqu'à un certain point.

Mais il nous faut aussi faire des efforts pour qu'un résultat se manifeste dans l'activité des divers comités. Il est bien certain que, d'une manière générale, les travaux des entreprises scientifiques internationales se poursuivent à une allure assez lente et qu'en raison des complications inséparables des relations par correspondance, ils traînent souvent en longueur; c'est précisément pourquoi il faudrait établir des contacts permanents entre les membres des comités, renseigner périodiquement le grand public sur les résultats

du travail accompli par ces derniers et même, dans la mesure du possible, pourvoir à la publication de ces résultats. Sinon, l'activité des comités et commissions perdra beaucoup de sa souplesse, en même temps que disparaîtra l'intérêt, si désirable, tant des membres que du public.

Il y a plusieurs années, à l'une des séances du Comité de Rédaction, j'avais émis l'idée d'une bibliographie de l'Europe orientale. Cette idée a été adoptée non seulement par le Comité, mais aussi par la Fédération. Il me semble que la réalisation de ce projet serait dans l'intérêt de la science internationale et que, pour cette raison, nous devrions nous efforcer d'y arriver le plus tôt possible. Je ne doute pas que nous ne puissions en assurer les conditions matérielles.

L'an passé, à l'occasion du congrès de Riga, j'ai, dans l'intimité, soulevé la question de savoir s'il ne serait pas utile et opportun de publier une sorte de dictionnaire géographique de l'Europe orientale. Il y a eu depuis la guerre mondiale de si grands changements, surtout dans les noms de lieux des nouveaux Etats, qu'il est presque impossible de s'y reconnaître.

Sans le secours d'auxiliaires, nul n'est plus à même de trouver les noms figurant dans les sources historiques et de les identifier avec ceux qui figurent sur les nouvelles cartes. Il est donc évident qu'un dictionnaire de ce genre épargnerait bien des recherches et beaucoup de temps. Je suis convaincu que la rédaction d'un ouvrage de cette nature rentrerait parfaitement dans le programme de la Fédération, d'autant plus que c'est la carte de l'Europe orientale qui a changé le plus profondément depuis la guerre. Un pareil dictionnaire comblerait sans contredit une lacune et, à côté de son utilité pratique, il aurait aussi une valeur scientifique.

Messieurs! C'est avec le plus grand empressement que j'offre mes modestes forces à la réalisation du programme de la Fédération. Je me sens moralement obligé à faire dans l'intérêt de la Fédération tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire dans les conditions présentes. A cet effet, permettez-moi de demander en première ligne l'appui du Comité exécutif et de M. le Secrétaire général, mais aussi l'aide de tous les membres de la Fédération.

Avant la lecture des rapports, je tiens à exprimer nos sincères remerciements à M. le professeur Hans Nabholz et à M. le privatdozent Hoffman, pour la prévenance si amicale qu'ils nous ont témoignée, en voulant bien assurer à la Fédération des locaux appro-

priés et rendre ainsi possible le congrès de Zurich. Je propose à la Fédération d'exprimer nos remerciements dans le procès-verbal de cette séance et d'en aviser officiellement ces messieurs.

M. Tarvel présente sa communication:
Quelques contributions à l'étude des caractères propres de l'essor national des Estoniens à la fin du XIX-me siècle et au début du XX-me (p. 24—38).

M. Florovskij présente sa communication:
Dr. Fr. Skoryna et son activité parmi les Slaves (p. 1—11).

M. Macůrek présente sa communication:
Les crises politiques en Pologne dans la deuxième moitié du XVI siècle et les pays tchèques (p. 19—23).

M. Odložilik vice-président de la Fédération, prend la présidence.

M. Lukinich présente sa communication:
Die polnische Revolution von 1863 und das Ungartum. (p. 12—18)
Discussion:

M. Halecki: souligne l'importance des trois dernières communications qui prouvent combien des problèmes communs présente l'histoire des pays slaves.

Quant au rapport de M. Macůrek M. Halecki signale le grand intérét que présente le rôle des Tchèques comme agents des Habsbourgs; il rappelle, à titre d'exemple, le journal de Radziwiłł le Noir, publié par Barycz dans le *Kwartalnik Historyczny*. Ce n'est pas qu'il fait cette observation pour contester la thèse de M. Macůrek qui lui paraît en général juste, mais pour lui donner plus de relief et de précision.

M. Handelsman: M. Lukinich nous a présenté un aspect de l'activité hongroise en 1863, c. à. d. l'action polonophile du parti Kossuth. Les sources polonaises nous fournissent nombre de renseignements sur l'autre côté du problème, elles parlent souvent de tendances des Hongrois de chercher un contact avec la Russie contre l'Autriche. Il serait peut être intéressant de faire de recherches sur ce sujet dans les archives hongroises.

Le président de la séance et vice-président de la Fédération M. Odložilik remercie les membres de la conférence de leur participation aux travaux de la conférence.

Il exprime au comité suisse sa reconnaissance profonde pour avoir donné une hospitalité si amicale à la Conférence.

Il souligne avec émotion la présence de M. L. C. Wharton, réprésentant la London School of Slavonic Studies.

Il lève la séance à 18 h [20].

SÉANCES DES COMITÉS.

PROCÈS-VERBAL DE LA RÉUNION DU COMITÉ EXÉCUTIF

Zurich, le 25 août 1938, 16 h [50], salle 33d, école polytechnique fédérale.

Etaient présents:

Prof. E. Lukinich — président,
dir. V. Łopaciński — secrétaire général,
prof. M. Korduba — trésorier,
prof. A. Florovskij — membre.

Le président prend la parole:

Etant actuellement le premier vice-président de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale, j'ai l'honneur de saluer les membres ici présents du Comité exécutif et de déclarer la séance ouverte.

Nous nous sommes réunis pour la dernière fois il y a cinq ans, en 1933, à l'occasion du congrès que tenait à Varsovie le Comité international des sciences historiques. C'est alors que s'est constitué le présent Comité exécutif de la Fédération. C'est avec un profond chagrin que je constate que le Comité exécutif alors constitué a perdu depuis son président et l'un de ses vice-présidents et que par conséquent le Comité, non compris les membres absents, ne peut représenter la Fédération que sous une forme tronquée.

Jaroslav Bidlo et Stanislas Zakrzewski étaient des savants universellement reconnus et que la Fédération avait placés à sa tête, en 1933, en considération de leurs mérites scientifiques. Tous deux avaient pris une part active à la vie de la Fédération depuis le jour de sa fondation et tous deux avaient des plans utiles et viables sur la manière dont il fallait, ou dont on pourrait, faire de la Fédération l'un des organes dirigeants de la vie intellectuelle dans l'Europe orientale. Tous deux étaient au zénith de leur carrière scientifique lorsqu'ils furent placés à la tête de la Fédération; ils

se distinguaient par la largeur de vues, par cette modération qui a pour base l'expérience et par le don de voir clairement la réalité. En possession de ces précieuses qualités, ils n'auraient pas manqué de conduire la Fédération, en la développant, vers les buts fixés à l'origine. Comme leur souvenir sera évoqué à la séance plénière de la Fédération, permettez-moi cette fois de me borner à proposer que la mémoire de Jaroslav Bidlo et de Stanislas Zakrzewski soit perpétuée au procès-verbal de notre présente séance.

(Le comité exécutif se rallie à la motion du président.)

Le secrétaire général, dir. W. Łopaciński présente le rapport sur l'activité du Comité Exécutif de la Fédération (voir plus haut p. 43).

Le rapport est adopté sans discussion.

Le trésorier prof. M. Korduba présente son rapport:

Rapport du trésorier de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale pour la période du 15 septembre 1935 jusqu'au 15 août 1938.

Relevé des recettes et des dépenses:

En dollars:

Recettes

Cotisations des membres	15.—

Dépenses

Convertis en złotys	15.—

En złotys:

Recettes

Solde pour le 15 septembre 1935	15.29
Cotisations des membres	2268.10
Dollars convertis en złotys	78.45
% %	3.70
Transfert de la caisse du Bulletin d'Information	150.—
Total	2515.54

Dépenses

Emoluments du fonctionnaire	510.25
Poste	155.20
Dépenses diverses du secrétariat	107.95
Dépenses de banque	11.81
Solde pour le 15 août 1938	1730.33
Total	2515.54

Le rapporteur souligne le fait que la solde pour le 15 août 1938 est 100 fois plus grande que celle pour l'année 1935.

Le président lève la séance à 17 h 30.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN D'INFORMATION DES SCIENCES HISTORIQUES EN EUROPE ORIENTALE

Le 26 août 1938, salle 33c, 9 h 15.

Présents:

Prof. E. Lukinich — président du Comité.

Prof. A. R. Cederberg — membre du Comité.

Prof. M. Handelsman — rédacteur en chef.

doc. T. Manteuffel — secrétaire de la rédaction.

M. Lukinich prend la parole:

Parmi les comités de la Fédération des Sociétés historiques de l'Europe orientale, c'est le Comité de Rédaction qui s'est chargé, conformément aux statuts, de renseigner les intéressés, par la voie du Bulletin d'information, sur l'activité des historiens dans les Etats membres; d'autre part il a travaillé suivant un programme déterminé, selon les résolutions votées aux fréquentes séances du Comité de Rédaction. Grâce à l'extraordinaire activité du rédacteur de cette revue, M. le professeur Handelsman, les membres du Comité de Rédaction ont pu se réunir en différents lieux. De la sorte, les relations personnelles, toujours si précieuses, se sont amplifiées, on a vu se multiplier les problèmes importants, et horizon des membres s'est élargi par la connaissance directe des villes, des contrées et des peuples étrangers. Il y eut des années où ce furent les séances du Comité de Rédaction qui montrèrent seules que la Fédération vivait et agissait.

A la lumière des enseignements des dix dernières années, il ne semble pas douteux que la méthode adoptée par le Comité de Ré-

daction n'ait donné de bons résultats dans la pratique. En conséquence, son programme pour l'avenir ne peut consister qu'à rester fidèle à cette méthode et persévérer consciemment dans son activité des dix premières années. En d'autres termes, les réunions périodiques du Comité de Rédaction doivent être maintenues et l'on doit s'efforcer à ce que le Bulletin d'information paraisse régulièrement. La revue elle-même n'a pas besoin d'un nouveau programe. Il faut, j'en suis convaincu, continuer à faire connaître systématiquement les travaux des historiens des Etats membres; tout au plus faudrait-il donner à ceux de nos collaborateurs qui entreprennent cette besogne, certains principes directeurs, de manière à pouvoir éviter les disproportions et, dans leurs appréciations, un esprit unilatéral.

Au cours des dernières années, la marche des travaux du Comité de Rédaction a été entravée surtout par les difficultés financières. En beaucoup d'Etats, peut-être même dans la plupart, les virements se heurtent à de tels obstacles que depuis des années un grand nombre d'Etats membres ont suspendu le versement des contributions annuelles sans lesquelles le Comité de Rédaction ne saurait accomplir sa besogne. Les perspectives pour un avenir prochain ne sont pas des plus encourageantes, aujourd'hui non plus, mais nous devons tenter de rendre possibles ces virements, afin d'assurer la publication régulière du Bulletin d'information.

En tout cas, je dois noter que, si l'activité du Comité de Rédaction se traduit pourtant par des résultats, le mérite en revient uniquement à M. le professeur Handelsman. La cause du Bulletin d'information est pour lui, en quelque sorte, une affaire personnelle. Grâce à son zèle infatigable et à sa personnalité éminemment apte à la création de relations individuelles, il a procuré bien des amis non seulement à la revue, mais encore à la Fédération elle-même. Nous savons qu'il est très occupé, parce que chacun abuse de son immense capacité de travail, mais qu'il me permette cependant de le prier de continuer, dans l'espoir d'un avenir meilleur, à se charger de la rédaction du Bulletin et à s'occuper des affaires du Comité de Rédaction, avec ce dévouement et cette patience avec lesquels il a déjà vivifié et fécondé l'activité de ce comité.

Je laisse la parole à M. le professeur Handelsman qui va nous présenter son rapport.

M. le prof. Handelsman présente un court exposé des affaires courantes du Bulletin.

Le président lève la séance à 10 h.



SOMMAIRE

Fr. Skoryna et son activité parmi les Slaves par ANTOINE FLOROVSKIJ 1

Die Polnische Revolution von 1863 und das Ungartum par EMERIC LUKINICH 12

Les Crises politiques en Pologne dans la deuxième moitié du XVI siècle et les pays tchèques par JOSEPH MACŮREK 19

Quelques contributions à l'étude des caractères propres de l'essor national des Estoniens à la fin du XIX et au début du XX siècle par PETER TARVEL . . . 24

Compte rendu de la III-e Conférence plénière de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale 39

PRIX D'ABONNEMENT POUR 1939

Un an: 7 złotys

Avis important: A partir du 1 janvier 1934 le prix des tomes, publiés antérieurement est fixé

à 8 złotys par tome.

EN VENTE: INSTITUT MIANOWSKI
VARSOVIE: 72, RUE NOWY ŚWIAT

Prix 3 złotys

940 Drukarnia Ekonomiczna, Józef Kubiak i S-ka, W-wa, ul. Leszno 20. Tel. 11-48-33